

6-7

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Joyeux Noël !



Bonne et heureuse année !

Organe de la Société des
Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
NOVEMBRE et DECEMBRE, 1925, Vol. VI, Nos 6 et 7

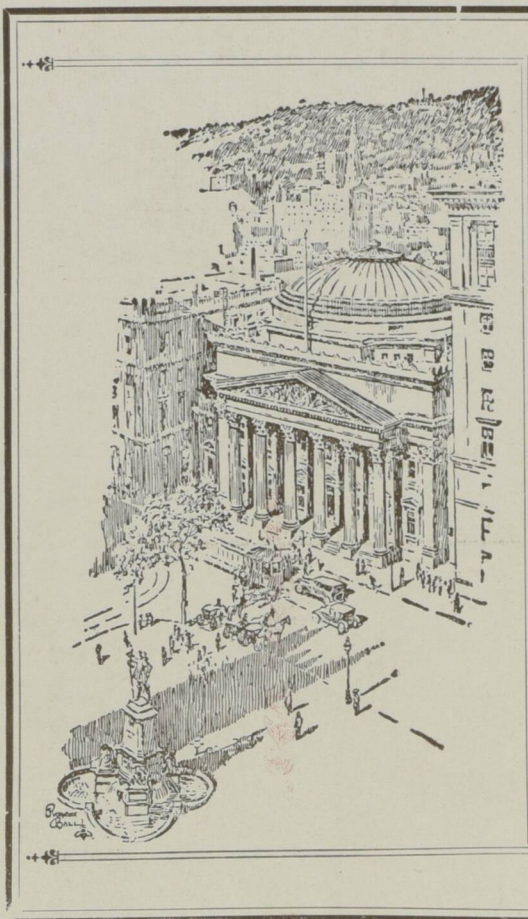
25 SOUS L'EXEMPLAIRE

La BANQUE de MONTREAL

ÉTABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNE

La BANQUE de MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales en Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



*Faites partie du concours
d'épargne
Tout le mois de janvier pour
entrer en lice*

OUVREZ UN COMPTE À

La Caisse d'Économie

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

*Prix offerts par tirage
au bout de 50 semaines
pour concours d'épargne*



Banque d'Épargne - Fondée en 1848

La Banque

CANADIENNE NATIONALE

Siège social : Montréal

Capital versé et réserve . . . \$11,000,000

Actif, plus de \$122,000,000

263 succursales en Canada, dont 219 dans la
Province de Québec.

Filiale à Paris :

La BANQUE CANADIENNE NATIONALE

14, rue Auber, PARIS (France)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VI

QUÉBEC, NOVEMBRE et DÉCEMBRE 1925

Nos 6 et 7

Édité par : **LE TERROIR, Enreg.**

Directeur-président : Georges MORISSET,
Secrétaire de la rédaction : Damase POTVIN,
Administrateur : Eudore CARON,

Bureau d'affaires : 130 St-Vallier Téléphone 2-1229
QUÉBEC,

Abonnement, 1 an : Canada, \$3.90, Etranger, \$4.00

*A tous les amis du
"Terroir"*



Bonne et heureuse année !

EN PROGRÈS

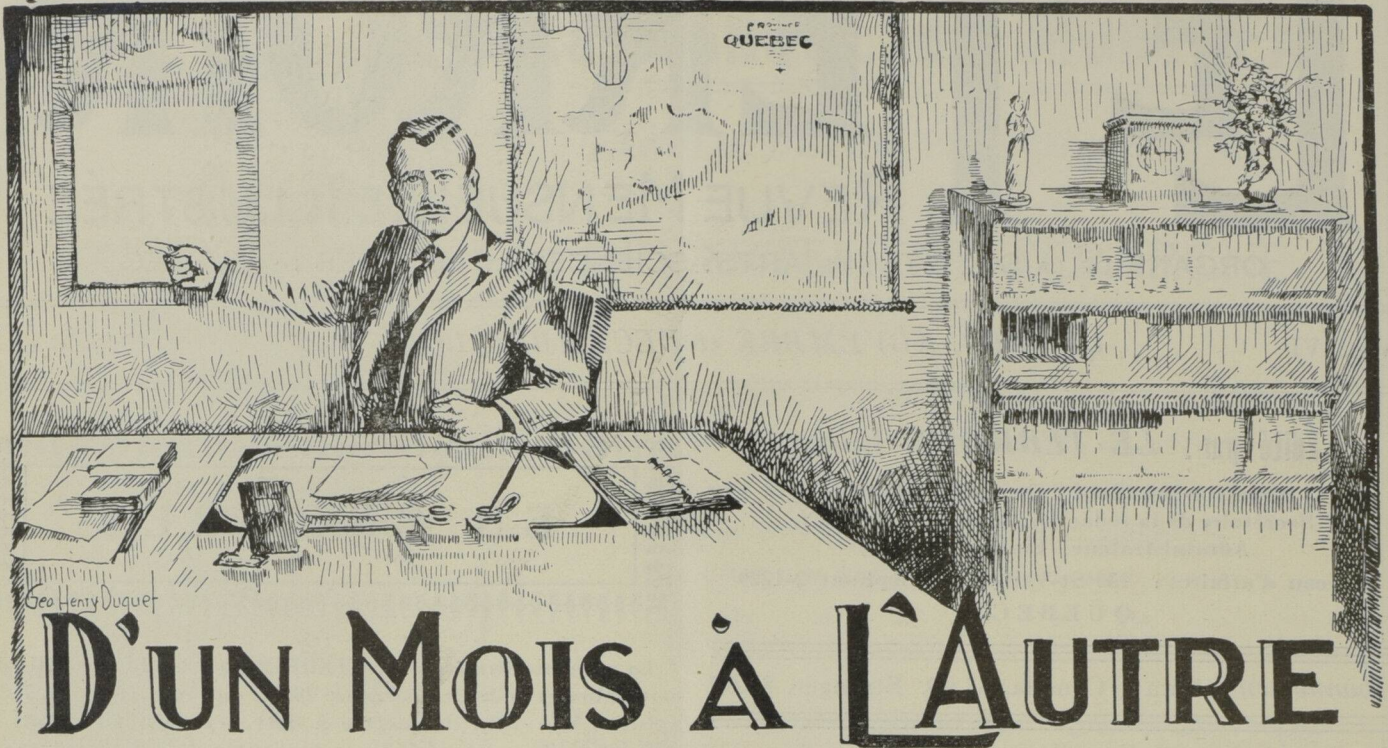
La présente livraison du « TERROIR » est à la fois celle de novembre et celle de décembre 1925,—les numéros 6 et 7 du volume VI.— afin de mettre à date, et définitivement, la régularité de notre périodique mensuel ; depuis plus d'un an il souffrait d'hésitation. C'est au cours de cette période que se sont produits des changements administratifs de même que, tout récemment, une transposition de régie typographique. Nous avons monté la côte de la Montagne, essoufflante à certaines heures, pour nous réfugier dans la rue Ste-Anne. Cette innovation s'est faite dans le but de réduire au minimum les multiples petites causes de délai, qui deviennent parfois des obstacles d'une certaine importance et souvent des exigences du métier ! A cet égard, nous ne sommes plus donc à la même enseigne, et tout simplement pour des motifs plus accommodants et des raisons d'affaires. Ce n'est pas une rupture d'amitié, bien au contraire, mais une question d'intérêt bien établie et bien comprise.

Ces divers changements ont pour but de mieux assurer l'existence du « TERROIR » en améliorant ses bases, et de l'orienter plus sûrement vers des progrès. Nous avons l'ambition d'en faire le plus beau magazine canadien-français et nous ne nous faisons pas d'illusion sur le chemin à parcourir !

L'accueil si sympathique que nos abonnés ont fait à notre dernier numéro, par suite sans doute de l'offre alléchante d'une magnifique prime, qui crée vraiment de la stupéfaction, nous est d'un précieux encouragement et nous en remercions tous ceux qui se sont empressés de renouveler leurs souscriptions. Nous remercions aussi, tout en leur souhaitant la bienvenue, les nouvelles recrues qui se sont enrôlées sous le drapeau du « TERROIR » et dont le nombre, à notre surprise, paraît s'accroître en progression géométrique.

Le sommaire du présent numéro indique déjà que le nombre de nos collaborateurs a augmenté sensiblement. L'ensemble comporte une variété d'études d'ordre littéraire et scientifique que nous voulons faire constante mais en l'agrémentant toutefois, et généreusement, de ce que les beaux-arts peuvent procurer de délassement intellectuel et de ce que l'actualité peut contribuer à la bonne humeur. La mobilisation pacifique est donc commencée et nous sommes convaincus que nous allons trouver parmi les amis du « TERROIR » d'autres éléments de collaboration. Ils démontreront l'activité individuelle et collective qui absorbe, et l'harmonieuse diversité des talents qui les distinguent, les membres de la société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

Le DIRECTEUR-PRESIDENT,



D'UN MOIS À L'AUTRE

La tradition veut qu'aux fêtes de Noël et du Jour de l'An, nous échangeons des souhaits, des poignées de mains et des cadeaux.

Cela paraît fondé ; Noël étant la fête d'un Dieu, c'est aussi la fête d'un enfant ; c'est même celle de tous les enfants, et ces jours-là, nous redevenons, malgré nous, un peu enfants.

Noël, c'est la fête de l'enfance et de la famille ; c'est la fête "artiste" par excellence ; c'est la source inépuisable et délicieusement fraîche où, depuis plus de deux mille ans, ceux qui ont des yeux pour voir, un cœur pour s'émouvoir, les poètes, les musiciens, les sculpteurs, les peintres, tous ceux qui vivent par la pensée et pour la pensée, ont puisé leur inspiration la plus noble et la plus pénétrante.

Heureux Noël à tous nos lecteurs !

*
* *

L'année 1925 va, dans quelques jours, disparaître pour aller rejoindre les "vieilles lunes" et les "neiges d'antan".

En songeant à ce crépuscule qui va bientôt capituler pour laisser poindre la lueur d'une année neuve, vient à notre mémoire le souvenir de bien jolies méditations qu'à cette occasion la plume alerte d'un chroniqueur français a fixées pour nous. Nous les retrouvons dans un vieux "scrap book".

"Je viens de brûler mon vieil almanach," écrivait Jules Claretie, "l'almanach que j'avais accroché tout doré, tout souriant, l'an passé, près de la cheminée. Je l'ai mis sur le feu, n'ayant plus besoin de lui, content de le voir finir. C'est d'abord le ruban, le petit ruban rose, un peu jauni par ces douze mois, qui s'est

embrasé et a brusquement disparu. L'almanach était encore intact ; je pouvais lire le nom de ces jours à présent parcourus, dépensés, oubliés. Pauvre almanach, comme je lui avais — je m'en souviens — souhaité la bonne année, en lui disant : "Réponds-moi ! que m'apportes-tu d'heureux ?"

"On croit toujours que ces morceaux de carton valent mieux que les autres. Mais on s'aperçoit que les hommes et les almanachs se ressemblent toujours.

"Celui-ci, cependant, sur le brasier, semblait se plaindre. Il gémissait avant de brûler et (les choses ont leurs agonies) se tordait, comme pour me dire : "De quoi suis-je coupable ?" Tout à coup, la flamme a éclaté, l'enveloppant, le caressant, toute joyeuse de dévorer quelque chose, et quelle chose, une année. Les colonnes des mois sont devenues noires, le carton s'est effeuillé, s'est divisé, tombant en fragments où courraient ces longues files d'étincelles qui ressemblent à des armées en marche.

"Les noms des jours, les noms des mois s'effaçaient... Je me suis trouvé devant un peu de poussière noire — tout ce qui nous reste d'une année finie.

"Que j'ai bien fait de le brûler : au moins, il ne me reste rien sous les yeux des années qui viennent de finir. Le souvenir seul, et c'est bien assez. Je ne reverrai pas ce carré de carton où je cherchais les jours de fête, où je marquais chaque nom de saint ou de sainte par une espérance, — calendrier en avenir que je m'étais construit et qui n'était qu'un calendrier en Espagne."

* *

Le Cercle des Voyageurs de Commerce de Québec, qui compte près de sept cents membres et qui est l'une

des plus actives organisations du genre dans notre province, vient de décider de faire encore, cette année, la veille de Noël, la traditionnelle quête dite de la Guignolée à travers les rues de la ville

C'est la vingt-troisième tournée de cette nature qu'organisent les Voyageurs de Commerce de Québec, qui en 1903 ont relevé cette tradition qui s'en allait à vau-l'eau. Nos vaillants voyageurs auront eu ce mérite très rare aujourd'hui de ressusciter et de maintenir avec cet enthousiasme dont ils sont toujours si débordants, une coutume qui était chère à nos ancêtres et qui est assurément l'une des plus bienfaitantes et des plus touchantes.

La première quête de la Guignolée à Québec fut faite en 1884. Au début de décembre de cette année-là, plusieurs jeunes gens se réunissaient à la Basse-Ville, dans une salle de la Pension Lapierre, et jetèrent les bases d'une organisation qu'ils appelaient l' " Ignolée " et qui consistait en une sorte de tournée de charivari la nuit, dans les domiciles, et en faisant le plus de bruit possible. Cette quête eut lieu dans la nuit de Noël. On recueillit la somme de \$150.00 et des marchandises et provisions remplissant six voitures. L'on fit cette quête pendant une dizaine d'années, toujours avec le même zèle et le même entrain puis ; on ignore pour quelle cause précise, probablement faute d'acteurs, la coutume fut discontinuée.

Les familles indigentes en souffrirent assurément car le fruit de la quête était une manne précieuse qui tombait le matin de Noël dans les foyers pauvres.

L'on continua cependant de chanter la Guignolée dans plusieurs de nos paroisses, où, dans la soirée de la veille de Noël, l'on allait de rang en rang remplir de grands " berlots " de lard, de farine, de grains, de pièces de vêtements, etc., que l'on distribuait, le lendemain, à toutes les familles pauvres de la paroisse.

En 1903, les Voyageurs de Commerce de Québec, toujours à l'affût des charitables initiatives, voulurent faire revivre la coutume dans les rues de Québec, et de nouveau, cette année-là, retentit, dans la joyeuse nuit de la Nativité, le refrain à la fois triste et joyeux, comme un chant de matelot, de la " Guignolée ".

La reprise de cette coutume, dont on regrettait la disparition, fut bien vue du public et l'on donna avec générosité. On recueillit cette année-là, 1903, \$563.00 en argent et douze charges de provisions. Le tout fut remis aux curés des paroisses de la ville et aux diverses associations charitables.

La dernière quête de la Guignolée à Québec, celle de l'année dernière, a rapporté la jolie somme de \$14,661.08 sans compter de nombreuses charges de provisions. C'est dire qu'il y a eu progrès depuis 1903. Et l'on anticipe encore davantage cette année puisque l'on a étendu le champ de la tournée non seulement aux paroisses des banlieues de la ville, mais à toutes celles de la Côte de Beaupré et à d'autres encore.

Comme l'hiver s'annonce triste dans plus de foyers encore que de coutume, il y aura donc, au Jour de

Noël, un rayon de joie dans les foyers éteints et on le devra aux charitables et joyeux Voyageurs de Commerce.

*

* *

C'était, jadis, une coutume dans les familles de veiller tous les membres ensemble, auprès de l'âtre, pour voir, comme on disait " l'an se faire ". On se serrait les uns contre les autres à la dernière minute de l'année qui finissait et à la première de celle qui commençait. On affirmait, de cette façon, l'affection et la solidarité domestiques. On écoutait avec piété et recueillement les douze coups de minuit tomber un à un dans le silence. Aux derniers coups, l'on s'embrassait et l'on s'adressait des souhaits de bonheur.

C'était là comme une espèce d'incantation contre le Destin. On avait l'air de lui dire : " Nous ne voulons pas t'empêcher de nous faire du mal comme tu en as le pouvoir. Mais, maintenant, nous t'attendons de pied ferme, sans crainte. Nous voici, tous réunis, grands et petits, jeunes et vieux, fols et sages, et nous sommes groupés, ligüés contre toi. Tu ne briseras pas notre union qui nous donne, tu le verras, plus d'assurance en notre contumière faiblesse. "

*

* *

Accueillons avec un chaleureux espoir l'année nouvelle qui va, dans quelques jours, carillonner dans l'air froid de notre rude hiver. Sachons communier ensemble dans le désir de connaître dans la rayonnante ferveur du culte de l'intelligence, dans l'amour de la race et de la petite patrie, dans la passion de notre terroir, dans la sincérité des sentiments précieux que sont l'Amour, la Beauté et la Bonté.

Ah ! puissions-nous savoir nous contenter d'un bonheur relatif, loyal, honnête, fait de tendresse, de travail, de raison, de poésie, même ; reconnaître au passage, l'aimer dévotement, le cultiver, le laisser croître sans hâte, l'embellir chaque jour davantage, " aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain ", n'est-ce point là un art merveilleux et le moyen le plus à ardemment désirer pour cheminer dans la route macadamisée de joie et de plaisir véritables ?

Alors, donc, Bonne et Heureuse Année, à tous, lecteurs et charmantes lectrices du Terroir. . .

Que les chants de l'aube nouvelle persistent à se dérouler, au cours de l'année 1926, dans la lumière et la beauté de vivre ce que nous désirons que soit la vie, et que ces chants d'aube soient pour nous une promesse de bonheur !

Et, puisse le Terroir, durant l'année qui va naître et aussi durant bien d'autres, remplir dignement auprès de vous son bienfaitant rôle de digne et sage conseiller, et demeurer pour vous la revue entre toutes bien-aimée, la revue du terroir de la petite patrie canadienne-française.

DAMASE POTVIN



AU PARNASSE CANADIEN



NOËL

*“ Noël, c'est Noël. Les cloches joyeuses
Ont fait résonner leurs battants d'airain
Cependant qu'auprès d'un berceau, pieuses,
Les foules prient un Enfant Souverain.*

*Jésus sourit, dans sa crèche, aux Rois Mages
Qui brûlent pour lui la myrrhe et l'encens
Et ravi, reçoit avec leurs hommages,
De quelques bergers les humbles présents.*

*Soudain, dans la nuit, un astre illumine,
De ses rayons d'or la terre et le ciel ;
Et vers Bethléem chacun s'achemine,
Des larmes aux yeux, en chantant : Noël.”*

REVEILLONS

*“ Noël ! ça sent des réveillons,
Les bons grands feux pleins de rayons,
Et la boustifaille, et la joie,
Le jambon rose au bord tremblant,
Le boudin noir et le vin blanc,
Et les marrons pondus par l'oie.”*

JOUR DE L'AN

*“ Minuit vient de fermer les battants de la porte
Sur l'an passé. Voici le jour qui nous apporte,
En sa lumière grise et timide on dirait,
Une nouvelle année avec tous ses secrets.”*

ÉTRENNES

*“ Le jour de l'An approche,
Chacun s'embrassera
Et mettra dans sa poche
Ce qu'on lui donnera.”*

COMPLIMENT

*“ Ces jours-ci, mes chers lecteurs, je voudrais
Tel un petit garçon qui, frisé tout exprès,
Présente son rouleau noué d'un ruban rose,
Vous offrir un joli compliment — vers ou prose...”*

SOUHAITS

*“ Que demain vous soit doux comme un espoir d'amour
Quand un chant d'alouette annoncera le jour,
Frappez d'un pied hardi la terre, ouvrez vos ailes ;
Confiez l'aventure aux rames des nacelles,
Soyez le cheval vif qui piaffe et qui hennit,
Soyez l'oiseau qui chante en bâtissant son nid,
Soyez fleur, soyez fruit, soyez gloire et courage,
Soyez l'aigle affrontant le soleil et l'orage
Et qui va, devancé par son cœur, au sommet !
Méritez le beau soir qu'un beau matin promet...
Moissonnez fièrement le bonheur que Dieu donne
A qui, faible ou puissant, n'est méchant pour personne,
A qui, les yeux fixés sur l'idéal du soir,
Enfant, germe en amour, homme, éclôt en devoir !”*

L'HIVER

*“ Le nez rouge, la face blême,
Sur un pupître de glaçons,
L'hiver exécute son thème
Dans le quatuor des saisons.*

*Il chante d'une voix peu sûre
Des airs vieillots et chevrotants ;
Son pied glacé bat la mesure
Et la semelle en même temps ;*

*Et comme Haendel, dont la perruque
Perdait sa farine en tremblant
Il fait envoler de sa nuque
La neige qui la poudre à blanc.”*

CES ROIS

*“ Donc, Balthazar, Melchior et Gaspard, les Rois Mages,
Chargés de nefs, d'argent, de vermeil et d'émaux,
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.*

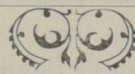
*De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux pieds du fils de Dieu, né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;
Un page noir soutient leurs robes à ramages.*

*Sur le seuil de l'étable où veille Saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'Enfant qui rit et les admire.*

*C'est ainsi qu'autrefois, sous Augustus César,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe.
Les Rois Mages, Gaspard, Melchior et Balthazar.”*

LE PARDON

Conte de Noël



PAR

DAMASE POTVIN



La maison de Césaire Gauthier est située sur un plateau qui domine la première moitié de la grande côte du Quai des Éboulements, en pays charlevoisien. La terre s'étend en trois larges bandes de guérêt et gravit, jusqu'au "trécarré", une colline à pente douce. La maison est ce que l'on appelle dans la contrée une vieille propriété ; elle a bon air. Sans autre clôture pour la séparer du "chemin du roi" qu'une mauvaise clairevoie faite de petites planches de sapin blanchies au lait de chaux, elle a confiance, semble-t-il, dans le passant et offre son bon accueil sans exiger de garanties. Entre la maison et le chemin public qui grimpe à partir du quai jusqu'au village il y a un parterre qu'ombragent des saules, quelques jeunes liards et deux ou trois érables à Giguère biscornus et rugueux. Là durant la belle saison grâce aux soins assidus de la mère Gauthier, éclate en couleurs toute la gamme des produits de la botanique bas-canadienne ; des géraniums à fleurs rouge sang et aux feuilles vert sombre, veloutées, des "quatre saisons", de "saint-Joseph" aux pétales éclatantes, des marguerites jaunes et blanches, des pavots aux têtes énormes et touffues, et toute une rangée de touffes sapineuses de "vieux garçon" entremêlées de "cœurs saignants" que dominent les pendantifs des "souliers de la vierge". A l'ouest de la maison, l'on voit le potager agrémenté de tales de tournesols dont les grandes fleurs jaunes, brunes au centre, s'élèvent à plus d'un pied au-dessus de la clôture de pieux de cèdre. Ce potager est, chaque automne, un des mieux réussis de la paroisse. Enfin, en arrière de la maison, s'étend la cour entourée de cordes de bois de chauffage et, un peu à l'est, l'on voit les bâtiments qui se composent d'une étable en pièces de bois équarries grossièrement, d'une grange très moderne avec pont en pente et silos, et d'une porcherie. A partir des bâtiments, les champs se déroulent en grim pant toujours jusqu'à la futaie de jeunes bouleaux qui marque le "trécarré".

Césaire Gauthier aime sa terre d'une tendresse passionnée comme il affectionne, du reste, tout ce beau pays de Charlevoix si pittoresquement accidenté et qui est son pays natal comme il est celui de ses ancêtres aussi loin qu'il peut remonter dans la généalogie de sa famille. Son arrière-grand-père, son grand-père, son père et lui étaient nés en ce pays des Éboulements, sur la ferme même qu'il cultivait et qui tenait au cœur de Césaire Gauthier par toutes ses fibres.

Or, il y a quelque vingt-cinq ans, cette tendresse de Césaire Gauthier se partageait entre sa femme et son fils Claude, un petit gars intelligent et solide comme son père, bien bâti, noueux comme un jeune érable. Claude était enjoué, travailleur, industriel, et les voisins, à cause de sa belle humeur, se sentaient attirés vers lui. "Quel solide poteau de vieillesse pour Césaire !" disaient souvent ces derniers en parlant de Claude.

Hélas ! depuis longtemps, le petit gars a quitté la ferme avec sur sa tête le poids de la colère paternelle. Le père a vieilli de vingt ans avant son âge réel et la mère n'éprouve plus de consolation qu'à cultiver amoureusement son jardin ou à s'en aller, en de pieux pèlerinages, s'abîmer dans d'ardentes prières au pied de l'autel de la vieille église vermoulue du village des Éboulements.

C'est une lamentable histoire que les voisins savent, mais dont ils ne parlent jamais à Césaire pas plus que celui-ci n'aime à la rappeler.

*
* *

Quand Claude eut treize ans, son père, dont les bras et ceux de son "engagé" suffisaient aux travaux de la terre, l'envoya au collège, puis, après quelques années de cours commercial, il voulut en faire un agronome, espérant qu'il contribuerait ainsi, plus tard, par sa science, à améliorer davantage la vieille terre paternelle qu'il avait l'ambition de rendre la plus belle et la plus productive de toute la paroisse.

Que de sacrifices pour ces études et que de rêves caressés dans l'application de leurs résultats !

Claude avait donc été transféré du collège à une école d'agriculture près de Montréal. C'était la première fois qu'il quittait la campagne. Ce qu'il vit, en traversant les villes, l'émerveilla. Il étudia pendant une couple d'années avec plus ou moins de succès. Il prenait des congés fréquents qu'il allait passer à Montréal et dont il revenait sans courage, la tête prise par toutes sortes d'autres choses que par les théories modernes de la culture perfectionnée. Il échoua plusieurs fois à ses examens et le père, là-bas, se saignait pour rencontrer les frais lourds de cette instruction compromise.

Mais il espérait contre toute espérance, même quand on lui apprit que Claude ne ferait jamais un agronome. Il espérait, du moins, que Claude, une fois définitivement échoué dans ses études, revien-

drait sur la terre paternelle et redeviendrait, comme lui, un simple habitant. Vains espoirs !

Ce qui devait arriver arriva.

Un jour, le malheureux père apprit que son fils avait quitté l'école et s'était en allé à Montréal où il voulait, avait-il dit, faire sa vie comme tant d'autres. Le coup fut rude pour Césaire Gauthier, qui, ce jour-là, prostré dans la grande cuisine de la ferme, pleura de ces larmes d'hommes qui font mal et qui rongent la face comme un acide.

Mais il n'était pas au bout de ses malheurs. Peu après, il apprit que Claude, depuis qu'il était à Montréal, traînait d'usine en usine pour gagner un maigre salaire qu'il dépensait aussitôt en folies. Puis, il s'était amouraché d'une femme rencontrée au hasard de la rue ; et pour cette femme, cette "seineuse", Claude avait tout sacrifié, son père, sa mère, "sa" terre, celle qui devait lui revenir un jour, la terre de l'arrière-grand-père, du grand-père, du père. C'était fini de Claude.

Deux ans se passèrent. Puis, pour Claude, ce fut l'histoire banale, lamentable, des dévoyés de son espèce : la trahison de la femme, la rupture, le désespoir... et la rue toujours ; et les usines où le travail manque, et l'argent nécessaire pour payer le loyer de la chambre, et le pain même...

Désespéré, deux fois Claude écrivit à son père pour tenter un accommodement. Il ne reçut pas de réponse. Un abîme s'était creusé entre ses parents et lui.

Césaire Gauthier demeura ferme comme un pic de sa paroisse. Il ne voulut rien entendre et à sa femme résignée, pantelante, il disait souvent : "Nous n'avons plus de garçon..."

Mais son cœur saignait quand même. Il s'en allait, souvent, pleurer dans ses étables en caressant ses bêtes. Ces dernières semblaient comprendre la douleur de leur vieux maître.

Et, dans cette atmosphère sourde d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières de paille fraîche et où l'on n'entendait que le mouvement rythmé de solides mâchoires qui remuaient et le bruit mât des chaînes des licols aux nœuds luisants des mangeoires, le père Césaire Gauthier goûtait quelques instants de bonheur relatif...

La mère, elle, déclinait, déclinait. Le cœur avait déjà bu tout le sang des veines ; elle était devenue vieille bien avant le temps. Comme elle eut pardonné, elle. Et le fils serait revenu déjà. L'été, de sa galerie où-elle passait de longues heures, elle contemplait le fleuve d'un point à l'autre de l'île aux Coudres et, chaque fois qu'elle apercevait à l'extrémité sud de l'île la fumée d'un bateau venant de Québec, elle pensait au fils qui pourrait bien revenir. Mais la journée finissait, morne, désolante, silencieuse, entre elle et son vieux, morose, renfermé... Et Claude était toujours perdu,

On était en 1915. La guerre alors ravageait, depuis plusieurs mois, la vieille Europe, mettant la France et l'Angleterre en péril. L'on enrôlait des soldats canadiens. Chaque jour l'on pressait l'appel pour de nouveaux volontaires. L'on parlait même de conscription. L'Europe méditerranéenne était en grand danger, menacée d'être envahie par la barbarie des bois. Du Canada, des troupes partaient, nombreuses, pleines d'enthousiasme, volant au secours des deux mères-patries qui demandaient de l'aide à la jeune Amérique. Un jour, à la fin de l'hiver, Césaire Gauthier apprit, par un de ses amis de la paroisse revenu d'un voyage à Montréal, que son fils avait pris un engagement dans un régiment de la métropole en entraînement à Valcartier et qui devait partir pendant l'été.

Claude Gauthier s'était, en effet, engagé et, durant l'été qui suivit, il partit sans avoir revu la ferme dont son cœur était hanté...

Deux ans, Claude Gauthier resta au front où il se battit en brave dans les rangs de son régiment, puis dans ceux du 22^{ième} Bataillon où il fut transféré et qui s'immortalisait. Il vit Festubert, Courcelette, Vimy, où il fut blessé. A Courcelette il fut fait sergent sur le champ de bataille. Tout cela on l'apprit chez Césaire Gauthier au hasard des nouvelles que contenaient des lettres écrites à leurs parents par des compagnons du sergent Gauthier, lettres publiées pour la plupart dans des journaux que lisaient avec avidité Césaire et sa femme. Instinctivement Césaire Gauthier se sentait fier d'avoir un fils là-bas, parmi tous ces braves, des exploits desquels les gazettes étaient remplies. Il ne le laissait pas voir, mais sa rancune tombait. Il se prenait à penser avec moins d'amertume à ce fils objet de tant d'espoirs d'abord, après de tant de désillusions. Mais on avait un cœur et le temps est si bon guérisseur des blessures du cœur...

Un soir brumeux de prime automne, au moment où Césaire Gauthier et sa femme se préparaient à prendre le repas de la fin d'une rude journée de labour, ils avaient vu soudain entrer le curé du village, l'air soucieux, et, instinctivement, ils avaient compris :

"Claude ?" ...interrogea timidement la mère.

Le père, lui, n'articula pas un mot.

Le prêtre fit signe de la tête qu'en effet il s'agissait de Claude. Il arrivait de Québec, et il avait vu sur la dernière liste des soldats morts publiée sur les bulletins des journaux de la capitale, le nom de Claude Gauthier. Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien le fils de Césaire Gauthier. On lisait : "Soldat Claude Gauthier, tué d'un éclat d'obus à Chérisy."

Soldat... Sergent... Bah ! la différence d'un galon.

Après quelques paroles de consolation, le ministre de Dieu était parti sur la route boueuse qui montait à l'église.

C'était donc fini du gars, du beau petit gars d'autrefois, oh ! il y a déjà si longtemps, qui était si intelligent, si solide, solide comme son père, nouveau comme un jeune érable...

Césaire Gauthier, encore une fois, dans la grande cuisine pleine d'obscurité, pleura silencieusement, essuyant de temps en temps de sa rude main calleuse de lourdes larmes qu'il sentait courir sur ses joues ridées, puis descendre le long des poils de sa barbe. La mère, dans un coin de la pièce, la figure dans les mains, était secouée de grands sanglots convulsifs.

Puis le père se consola ; levant la tête, longtemps, il regarda par la fenêtre.

Il faisait nuit, une nuit pâle et froide, pleine de lune. Dans le jardin tout baigné de clarté, les arbres dessinaient en ombres sur le chemin gris leurs membres de bois à peine vêtus d'un reste de verdure. Il apercevait, en bas, un coin du fleuve qui coulait, tout blanc, glacé, luisant comme du vernis, venant des grandes villes d'où l'on apprend tant de malheurs. Il eut comme un froid à l'âme.

La lune à son dernier quartier, brillant sur la colline, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace. Elle lançait dans la pièce une lumière sèche et triste, cette lumière qu'elle nous jette, chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Et le père Césaire Gauthier partit, soudain, à travers le champ de ses souvenirs. Il allait tout doucement parmi les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va en se promenant dans le vieux jardin de famille où l'on fut élevé et où chaque arbre, chaque allée, les buissons, les haies font surgir, à chaque pas, un petit fait du passé, de ces petits faits souvent insignifiants, qui forment la trame de l'existence. Oh ! la tristesse de ces vies accomplies qui se débattent dans la mer des souvenirs comme on se noie dans une eau profonde !...

Césaire Gauthier a de sa vie passée des souvenirs gais, joyeux. Mais il en est de bien tristes. En cette heure de douceur nocturne cependant, ces derniers lui semblent moins amers. Sa rancune s'est comme amollie et contre elle lutte une conscience honnête et digne. La pensée du pardon a traversé son esprit. Va-t-il pardonner au fils qui l'a outragé, un jour déjà si lointain de sa vie ? Il sent maintenant qu'en lui se bat l'amour du bien contre l'inclination au mal, le mal presque toujours vainqueur dans nos pauvres âmes, parce qu'il excelle à cacher son vrai caractère sous de fausses apparences ; parce que c'est souvent à travers de précieuses espérances, de chères pensées, de nobles illusions, de pures intentions avouées, qu'il nous conduit à ses fins.

Et puis, la mort adoucit bien des angles, surtout, la mort héroïque, obscure, du soldat. Qui peut résister à sa vertu !

Césaire Gauthier rentra.

Au fond de la cuisine, dans son coin, sa femme pleurait toujours. Alors, le père, la voix chevrotante d'émotion qui lui serrait la gorge, murmura :

"Tu sais, sa mère, il faut lui pardonner, au gars..."

*
* *

La guerre est finie depuis novembre et maintenant nous sommes en décembre, la veille de Noël.

Pendant presque deux jours, la neige est tombée sur la campagne à flocons pressés et précipités. La veille de Noël, la terre charlevoisienne avait déjà sur le dos un manteau épais de cinq pieds.

Les fermes, isolées derrière leur rideau de grands arbres poudrés, semblaient endormies sous l'accumulation de cette mousse épaisse et légère, de cette poussière blanche qui tombait toujours et dont on n'entendait dans l'espace que le glissement vague et continu.

Le soir de la messe de Minuit, le temps était au doux ; toute cette neige était devenue "boulante" ; puis, le vent s'était levé, par légères bouffées d'abord, et ensuite par rafales prolongées.

Dans toutes les demeures des Eboulements, l'on se prépare joyeusement à la grande nuit de la Nativité. Les gens vont se rendre bientôt à la messe de minuit, à l'église du village qui étincelle au loin de mille feux.

Mais dans la cuisine de Césaire Gauthier, on est bien triste. Césaire et sa femme sont assis près du gros poêle à trois ponts qui gronde à cause des bourrasques du dehors qui font crépiter les bûches dans la cendre rouge. Ils songent aux Noëls anciens. Ils n'avaient jamais manqué d'aller porter au divin Enfant leurs naïfs hommages, autrefois, avec le petit gars, plus tard seuls mais avec la pensée qu'il vivait encore, ignoré, presque maudit, c'est vrai, mais vivant quand même. Au retour, on réveillonnait avec quelques voisins.

Ah ! où sont-ils les Noëls d'autrefois ?

Césaire Gauthier et sa femme se rendront-ils seulement, cette année, à la messe de minuit ? Non, à quoi bon ? Il y a la tempête d'abord, qui ébranle les maisons ; et puis, il y a les plaies du cœur, béantes et douloureuses qui empêchent la joie de pénétrer. Mieux vaut décidément prier ici pour le disparu, prier et pardonner...

Tiens... est-ce un voisin ?... Qui peut ouvrir à cette heure la barrière du parterre ? C'est peut-être le vent qui l'a secouée ?... Non, ce n'est pas le vent puisque l'on entend des pas sur la neige déjà durcie du jardin. L'on approche... Non, l'on n'entend plus rien...

Césaire Gauthier se lève, prend la lampe sur la table dont le tapis "ciré" reluit dans la lumière,

(Suite à la page 141)

TRISTESSE D'UNE FIN D'ANNÉE

Chronique inédite de feu Ernest CHOUINARD, extraite d'un manuscrit intitulé *Crépuscules et Declins*.

Sans anticipation de nos allégresses conventionnelles au premier jour de l'an, n'est-ce pas plutôt avec tristesse qu'il nous faudrait voir s'écouler le dernier jour du douzième mois ?

Une année qui se termine, c'est un chapitre de notre vie qui se clot, un état d'âme passager dont il restera des responsabilités, un état de choses matérielles dont l'influence se fera persistante, tatale peut-être au reste de notre existence.

Dans ces douze mois, la maladie qui doit nous conduire au tombeau n'a-t-elle pas établi chez nous son siège encore insoupçonné ?

Ceux que la mort a cueillis autour de nous sont-ils déjà si perdus dans les choses du passé, que le deuil de les avoir vus partir n'assombrit plus notre souvenir ?

Tous ces vœux irréalisés, tous ces espoirs déçus, qui font la pâture quotidienne de notre pauvre âme avide de bonheur, ont-ils été si peu trompeurs que nous n'ayons rien à regretter dans les douze mois qui s'enfuient ?

Se peut-il, enfin, que l'inéluctable, ou encore plus l'irréparable voulu, ne nous ait pas laissé au cœur quelque chose comme un désenchantement d'avoir ainsi vécu ?

Que de mystères pour un chacun dans les arcanes de l'année qui passe !

Tristesse de l'automne et du déclin de l'année, si manifeste dans les choses de la nature, n'es-tu pas aussi la résultante impressionniste de toutes les peines et de tous les deuils qui ont fatigué et assombri le cœur humain, sur tant de plages, durant cette année ?

La frondaison morte et flétrie des forêts, les rivages non plus déséchés et maintenant toujours en pleurs, ne nous offrent-ils pas, après la flambée des clairs soleils et l'irradiation des jours heureux, le symbole des décadences et des regrets dont toutes choses matérielles ou morales de cette vie s'attristent ici bas pour prendre fin ?

Au spectacle de cette décrépitude annuelle, avant le repos momentané de la nature durant lequel s'élaboreront les renouveaux prochains, comment ne pas réfléchir un peu sur la caducité de notre pauvre vie terrestre qui, elle, doit passer sans renouvellement et ne tendre qu'au repos éternel ?

Comme il est heureux pour nous que le Créateur ait préparé et jette sur toutes nos misères le grand voile de l'oubli ! Car si l'on prêtait bien l'oreille, l'oreille du cœur surtout, aux échos des douze mois révolus, n'est-ce pas la plainte qui s'exhalerait de toutes sociétés, la buée mystérieuse des larmes qui

se lèverait sur tous les horizons pour assombrir le soir de l'année ?

Pourtant dans notre insouciant légèreté, nous saluons le temps qui fuit, comme s'il n'emportait pas, de nos rêves, de nos initiatives, de nos énergies, de notre force de vivre, quelque chose qu'il ne nous rendra plus jamais !

Est-ce vous, vieillards, qui vous réjouirez de voir les années s'accumuler toutes derrière vous, pour ne plus laisser dans l'aléa de votre avenir que des mois, quelques semaines, peu de jours peut-être ?

Parce qu'on vous compare au pilote " qui a sondé tous les écueils de la vie ", vous contenterez-vous de l'expérience en plus que l'année vous laisse, quand elle emporte une part si précieuse de vos jours à vivre ?

Peut-il y avoir pour vous quelque printemps dont le renouveau et le soleil revivifiant viendront jamais fondre cette neige que le vol des années a laissée tomber sur vos têtes ?

N'entendrez-vous pas enfin dans la dernière heure de l'année qui sonne l'accent d'un dernier adieu ?

Et vous, jeunes gens, qui jouissez encore du printemps de la vie, n'apprendrez-vous pas de l'automne de l'année, que notre pauvre existence humaine n'est qu'une succession rapide de jours qui se lèvent et de nuits qui tombent, d'aspirations et de désenchantements, jusqu'au moment où l'on s'étonne d'avoir déjà vécu ?

Vous suffira-t-il d'écouter complaisamment la voix charmeresse qui chante l'avenir dans vos cœurs ingénus ? N'entendrez-vous pas un peu la doléance de la sagesse et de la prudence qui vous reprochent déjà, peut-être, dans le temps qui passe, un temps perdu ?

Vous suffira-t-il d'avoir foi en ces dons de l'intelligence, en cette vigueur de vos muscles, en tous ces bonheurs de vivre qui vous ont été prêtés, et qui vous seront irrévocablement repris un à un, avec les mois et les années du calendrier de votre avenir ?

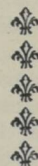
Cherchez-vous à " excuser des premières années de vanité ", en escomptant les langueurs d'un âge incertain ? Et dans chacune des forces ou des espérances qui vous échapperont trop tôt, ne regretterez-vous pas l'action de chaque année qui s'envole ?

Puisque ce temps qui passe est irréparable ; puisqu'il emporte dans l'éternité, malgré nos protestations ou à la faveur insensée de nos insouciances, une part de ce bien de la vie à chacun de nous confié, soit ! saluons avec joie l'année nouvelle qui nous est offerte, comme une promesse, mais pleurons aussi la fin de l'année qui s'évanouit comme une illusion !

Ernest CHOUINARD.

Les Etapes d'une paroisse

Un épisode de guerre au Bic en 1861. -- Débarquement et transport de troupes en carrioles, du Bic à la Rivière-du-Loup,



PAR
l'abbé D. MICHAUD
curé de
VAL-BRILLANT

LE BIC (1)

Pendant que James Smith et Jean-Baptiste Chamberland discutait âprement l'affaire du hâvre de refuge, et que Rimouskois et Bicois se disputaient "l'empire des mers"... nos voisins d'outre-quarante-cinquième se préparaient à régler, par les armes et au bruit du canon, la question plus importante de l'abolition de l'esclavage.

À l'automne de 1861, la guerre de Sécession battait son plein. C'est à ce moment que se produisit l'incident du "Trent", qui faillit nous jeter dans la tourmente.

On connaît bien cet épisode qu'il suffira de rappeler en quelques lignes. Le 8 novembre 1861, le capitaine Wilks, commandant du *San-Iacinto*, avait arrêté Mason et Slidell, représentants des États Confédérés du Sud, sur le vaisseau de la malle anglaise, le *Trent*. Le gouvernement américain, sommé par Lord Lyons de faire des excuses, avait refusé. Aussi, la rupture des relations diplomatiques entre les deux puissances paraissant inévitable, il devenait urgent pour l'Angleterre, de mettre le Canada à l'abri d'une invasion possible.

Déjà, en raison des dangers auxquels cette guerre civile exposait notre pays, le gouvernement impérial avait augmenté l'effectif des troupes régulières du Canada et fait un envoi considérable de soldats, d'armes et de munitions. L'incident du "Trent" l'engagea à prendre de nouvelles mesures de prudence. Mais il fallait agir sans retard, parce que l'hiver canadien, — plus rigoureux que jamais, cette année là, — allait bientôt clore la navigation du St-Laurent, et qu'on ne devait pas songer à débarquer des troupes dans les ports des provinces maritimes, qu'aucun chemin de fer ne mettait encore en communication avec les frontières canadiennes, qu'il s'agissait de fortifier.

Cing gros navires, avec un effectif de près de 7,000 hommes de troupes quittèrent les côtes de l'Angleterre au commencement de décembre à destination d'un port du St-Laurent, "entre Métis et la Rivière-du-Loup". C'étaient le *Persia*, portant le 16ème Régiment; le *Parana* ayant à son bord les Grenadiers Guards; le *Melbourne*, l'*Australasian* et l'*Adriatic*. Un sixième navire transportant 1,250 officiers et soldats du 62ème Régiment et de l'Artillerie Royale, avec une grande quantité de fusils Armstrong et de munitions, avait été dirigé sur St-Andrews, Nouveau-Brunswick. Ces troupes, formant un effectif total de 7,969 officiers et soldats, avaient été choisies parmi les meilleures de l'armée impériale. Elles appartenaient aux corps réputés des Grenadiers Guards, des Scotts Fusilliers, des London Rifles, de la Royal Artillery et autres régiments fameux.

L'amirauté anglaise ne se dissimulait pas la tâche difficile que constituerait le débarquement de ce corps d'armée, dans les ports du St-Laurent, à cette saison de l'année. Aussi, avant de prendre cette décision importante, avait-elle consulté des experts, en particulier Édouard Demers, pilote du St-Laurent, et Thomas Deschênes, un citoyen du Bic, qui, par hasard, se trouvaient à Londres, en ce moment. C'est, du moins, ce qui ressort d'un mémoire de ce dernier à l'amirauté, que nous citerons dans un autre article.

Le gouvernement du Canada, informé du départ des troupes, pour le bas du fleuve, s'était mis en mesure de les

(1) Chapitre extrait d'un IIème vol. en préparation sur l'histoire du Bic.

recevoir, et les gardiens des phares avaient été avertis de rester à leur poste, malgré la clôture officielle de la saison de la navigation. De son côté, l'administrateur du diocèse de Québec, Monseigneur Baillargeon, avait adressé la circulaire suivante aux curés des paroisses du bas du fleuve :

"Archevêché de Québec, 20 décembre 1861.

"MONSIEUR LE CURÉ,

"Malgré l'état avancé de la saison, on attend prochainement l'arrivée de plusieurs navires de guerre, chargés de troupes, qu'il serait question de débarquer à l'endroit le plus accessible du fleuve, du côté sud, depuis la Rivière-du-Loup, jusqu'à Métis. Je me flatte que partout l'on s'empressera de faciliter le débarquement, le logement, le transport des braves soldats qui viennent prendre part de la sorte à la défense de notre pays. Je vous invite donc à mettre tout votre zèle à bien faire connaître à vos paroissiens ce que le devoir leur prescrit en pareille circonstance; je ne doute pas qu'ils ne soutiennent la réputation de loyauté dont jouissent leurs compatriotes et que, dans les rapports qu'ils auront nécessairement avec les militaires, ils ne se conduisent d'après les règles de l'urbanité chrétienne et de la plus stricte honnêteté.

"Quant à vous, Monsieur le Curé, vous serez heureux, j'en ai l'assurance, de contribuer de tout votre pouvoir à adoucir leur position, à leur arrivée dans le pays, à cette époque si rigoureuse de la saison.

(Signé) : C. F. Évêque de Tloa,
Administrateur."

Notons immédiatement que le duc de Newcastle, secrétaire d'État pour les Colonies, fut très reconnaissant de cette démarche de l'évêque de Québec, et qu'il l'en fit remercier par le vicomte Monk, gouverneur-général du Canada. On aimera à lire le passage suivant de sa lettre du 14 janvier 1862 au représentant du roi, en ce pays.

"Downing Street, 14 janvier 1862.

MONSEIGNEUR,

"Je me hâte de vous exprimer la très vive reconnaissance avec laquelle j'ai appris le zèle et la conduite loyale de la population du Bic et des environs, pour aider au débarquement et au transport des troupes du *Persia*. Le fait qu'on a pu mettre mille carrioles et autant de chevaux à la disposition des autorités militaires est tout à fait remarquable (exceedingly striking). Votre Seigneurie aura la bonté, je l'espère, de transmettre à l'évêque catholique, administrateur du diocèse de Québec, mes remerciements pour la Circulaire adressée à son clergé. Ce document a sûrement exercé une très grande influence sur le peuple, qui a fait preuve de bonne volonté et n'a pas marchandé ses services efficaces.

(Signé) : "NEWCASTLE".

Cependant les six vaisseaux de guerre furent pris par la tempête, enveloppés dans le brouillard, à leur entrée dans le golfe St-Laurent, et faillirent se perdre. Le *Persia*, le premier, put arriver à bon port. Après avoir essayé vainement d'entrer dans le hâvre de Rimouski, il put atteindre celui du Bic, où

il jeta l'ancre, dans la nuit du 26 au 27 décembre. Le *Parana* entra aussi dans le fleuve et se rendit " jusqu'à une cinquantaine de milles du Bic ", écrivait le *Pays*, à la date du 8 janvier 1862 ; mais les glaces qui obstruaient le chenal le forcèrent à rebrousser chemin et à se rendre à Halifax où s'opéra le débarquement de ses troupes. Le *Melbourne* alla aborder à Sydney, Cap-Breton ; les autres à St-Jean et à St-Andrews, Nouveau-Brunswick.

Le *Persia* portait à son bord 1,100 hommes de troupes du 16^{ème} Régiment, 6,000 fusils et une grande quantité de munitions, d'uniformes, d'habits d'hiver et de bagages, qu'il fallait débarquer au plus tôt, à cause des glaces et des banquises qui s'amoncelaient déjà autour du navire et menaçaient de l'emprisonner, pour le reste de la saison peut-être.

Ce ne fut pas chose facile que d'effectuer ce débarquement, en pleine nuit et au milieu d'une violente tempête. Cependant on n'enregistra aucune perte de vie, et il n'y eut pas d'autre accident à déplorer que la perte de six chaloupes et de leur chargement, brisées et englouties par les glaces que le fleuve charriait nombreuses.

L'opération dura plus d'une journée. Elle n'était pas complètement terminée, — soixante-dix hommes de troupes

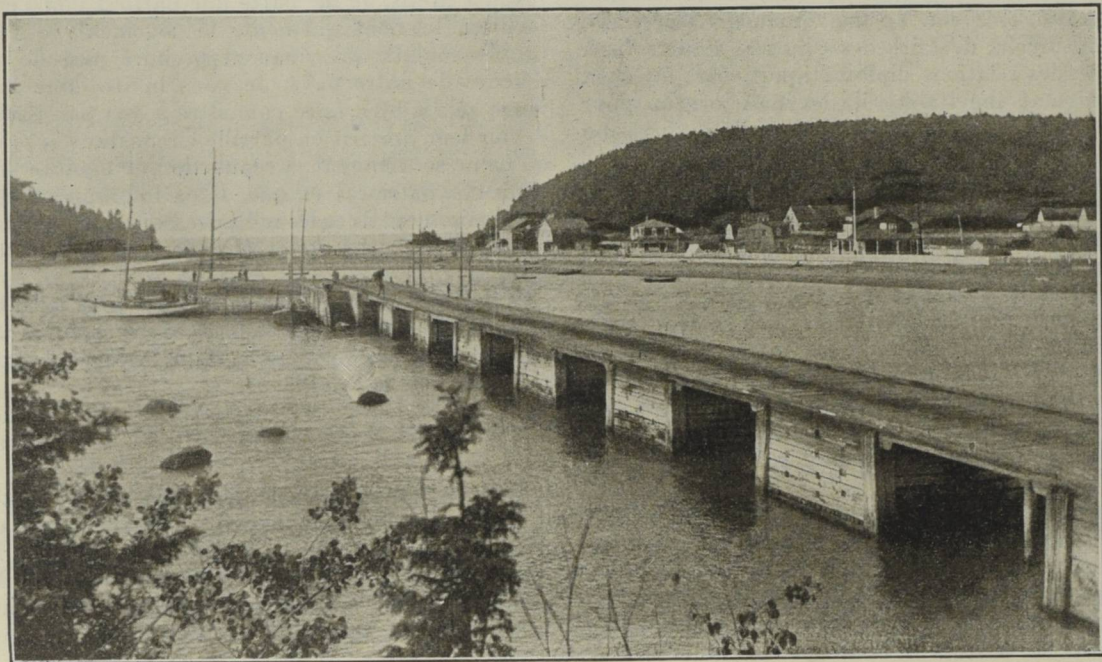
En effet, malgré la lettre circulaire de l'évêque et les commentaires du bon curé Blouin, au prône du jour de Noël précédent, quelques timides prirent peur et s'allèrent cacher dans les bois.

On s'explique leur émoi, quand on sait qu'il était question, depuis quelque temps déjà, de faire une levée de la milice canadienne, pour aider les troupes impériales à garder les frontières. La veille même du jour du débarquement des troupes, le 26 décembre, Monseigneur Baillargeon avait adressé un mandement à ses diocésains, à ce sujet. Et le lendemain, 27, le vicomte Monk offrait au duc de Newcastle une compagnie de chacun des bataillons de la Milice Sédentaire de la province. Celui-ci répondit comme suit à l'offre du gouverneur-général du Canada :

" Downing Street, 14 janvier 1862.

" MONSIEUR,

" J'ai eu l'honneur de recevoir la dépêche No 35 de Votre Seigneurie, en date du 27 décembre dernier, m'informant que vous vous efforcez d'enrôler une compagnie de chacun des



LE BIC : vue d'une partie du village et du quai.

restaient encore à bord, — que le navire, de plus en plus menacé, dut lever l'ancre, samedi le 28. Il fut même impossible de reprendre quelques matelots restés à terre. Du Bic, le *Persia* se rendit à Halifax, où il rencontra le *Parana*.

Pendant que s'opérait le débarquement de son effectif, la population de Sainte-Cécile recevait les soldats et donnait les meilleurs soins à ceux qui avaient souffert du froid et de la misère. En prévision de ce qui venait d'arriver, l'église paroissiale avait été mise en état de servir de logement aux troupes ; mais il y eut assez de place dans les demeures hospitalières de la paroisse et des environs.

Le 27 décembre, le paisible village du Bic présentait l'aspect d'une ville conquise... Sa population avait plus que doublé et les groupes nombreux d'" Habits Rouges " qui stationnaient sur la place publique ou circulaient dans les rues étroites, au cliquetis des armes et aux appels du clairon, lui donnaient une physionomie martiale, un air belliqueux, qui ne manqua pas de suggestionner les moins hardis de ses pacifiques habitants...

bataillons de la Milice Sédentaire de la province... Ce projet me paraît très judicieux, très judicieux."

(Signé) ; " NEWCASTLE ".

Or il y avait un bataillon, dans le district de Rimouski, et une compagnie dans la paroisse de Sainte-Cécile et ses environs. Isidore Côté, propriétaire de la Pointe du Vieux-Bic, en était le capitaine. On rapporte qu'étant allé chez un cultivateur de la paroisse, pour une question bien étrangère à celle de la protection de nos frontières, celui-ci, dès qu'il le vit de loin, prit ses jambes à son cou et gagna la forêt... Et l'on assure que ce brave ne fut pas le seul à chercher son salut dans la fuite...

Mais revenons aux soldats du *Persia* que nous avons vus " occuper militairement " le village du Bic... Le lendemain, le régiment recevait l'ordre de se rendre à Montréal, pour y prendre ses quartiers. On sait que l'*International* n'était pas encore construit, à cette date ; mais seulement

un tronçon du *Grand-Tronc*, entre la Rivière-du-Loup et Québec. La gare de chemin de fer la plus rapprochée du Bic était donc celle de Rivière-du-Loup, distante de cinquante milles environ. Aussi c'est en voitures que les soldats durent faire ce voyage.

L'organisation qu'on avait préparée pour le transport des troupes et de leurs bagages fut si parfaite que, dans moins d'une journée, on avait pu mettre mille carrioles et autant de chevaux à la disposition du régiment. On n'eut pas même la peine de faire aucune réquisition : les autorités militaires offraient cinq dollars, pour le voyage du Bic à la Rivière-du-Loup, et il y eut tant d'offres de service qu'on dut en refuser.

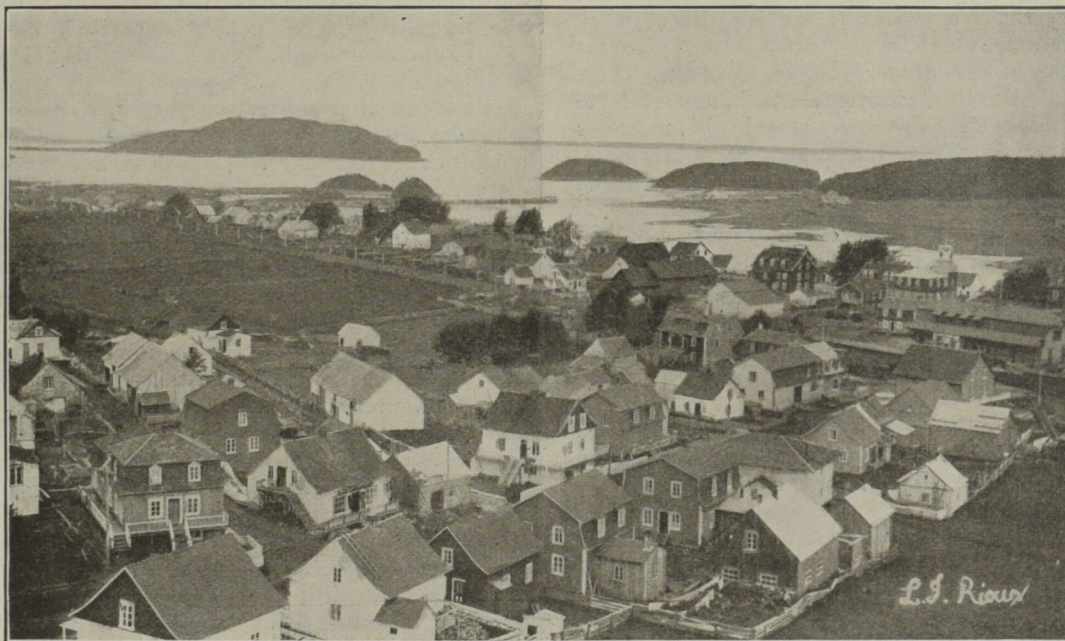
Il se passa même, à ce sujet, une scène amusante, à l'arrivée des troupes aux Trois-Pistoles. La principale rue du village était si obstruée par les nombreux chevaux et carrioles que la population avait mis à la disposition des soldats, — moyennant finances, cela s'entend, — qu'il était absolument impossible d'avancer. Les conducteurs et leurs passagers avaient beau demander un passage, la barricade ne cédait pas... Les troupes firent mine alors de charger à la baïonnette... On dit que ce geste eut du succès... Les soldats poursuivirent leur route vers la Rivière-du-Loup. Il était nuit lorsqu'ils traversèrent le village de L'Île-Verte. Charles-A. Gauvreau, le monographiste de cette paroisse, dit qu' "ils réveillèrent, au son du clairon, les habitants endormis". Le dimanche, 29 décembre, le régiment était arrivé à Montréal, et prenait ses quartiers au Collège Molson.

Quant aux soldats des cinq autres transports, de Sydney-Halifax et St-Jean, ils se rendirent à Frédéricton et de là à la Rivière-du-Loup, par le chemin Témiscouata, franchissant, en voitures ou à pied, une distance de cinq cents milles, par un froid sibérien et des routes impraticables. Les Grenadiers Guards n'arrivèrent à Montréal qu'au milieu de février ; le 62ème Régiment, le 15 mars suivant.

Cette aventure fit comprendre au gouvernement impérial et à celui du Canada la nécessité d'une route, pour le transport des troupes et de l'artillerie lourde, dans le cas d'une invasion toujours possible du territoire canadien. L'auteur a traité cette question, dans ses *Notes Historiques sur la Vallée de la Matapédia*, et montré que l'incident du Trent détermina la construction du Chemin Matapédia, de 1862 à 1867.

Il dut hâter aussi la maturation d'un autre projet, alors à l'étude : la construction de l'*Intercolonial*. Au moment où l'affaire du Trent se produisit, quelques délégués des provinces du Canada, invités par le gouvernement impérial, se trouvaient à Londres et discutaient cette question. La pénible odyssee des troupes anglaises à travers les neiges du Canada dut fournir un bon argument en faveur de la construction de ce réseau, dont on parlait depuis 1847. Cependant dix années devaient encore s'écouler avant que ce projet fut réalisé.

Et voilà, résumé en quelques pages, l'événement dont les fastes militaires de notre humble paroisse seraient tentées de s'énorgueillir. Ce passage du 16ème Régiment dans le village du Bic a laissé des souvenirs dans la mémoire de ses habitants. Nous rappellerons, dans un autre article, un incident qu'il provoqua.



Le village du Bic et au loin les fameux rochers ainsi que l'Islet-au-Massacre.

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leur père.

Aller au plus pressé n'est pas toujours le parti le plus sage. Mieux vaut aller tout de suite au plus haut.

La modération et la concorde sont utiles en tout temps, dans toutes sortes d'affaires.

Il est dans le caractère français d'exagérer, de se plaindre, et de tout défigurer dès qu'on est mécontent.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes ; l'insensé la demande à d'autres.

On arrive à la misère par ses vices ; à la fortune, par ceux d'autrui.

UNE VIEILLE DORMAIT...

(Écrit spécialement pour Le Terroir)

Il fait un de ces soirs de décembre silencieux, solennels. Comme une fumée d'encens tombe la neige à travers la forêt dont les troncs glabres aux cimes nues s'élancent dans le ciel en gris, tels de grands candélabres éteints, après la fête magnifique d'un été superbe.

Seule, dans l'ancienne chaise berçante criant grâce lamentablement sur la catalogne bariolée, la grand'mère se berce songeuse. Elle a de quoi songer, la chère petite vieille. Si quelque voyageur attardé rentrait soudain dans cet intérieur recueilli, il se demanderait aussitôt qui a vécu la plus touchante histoire : l'aïeule toute plissée, mais à l'air si doux ; ou sa "berçante" délabrée, certes plus antique encore, car, pour endormir les mioches de plusieurs générations, elle entendit tant fredonner : "En roulant ma boule", et "La poulette grise qui a pondu dans l'église".

Oh! ne réveillons pas cette bonne petite vieille ! Toute la gentille marmaille qui faisait talle autour d'elle, l'a tant de fois tirée de ses rêveries d'amour d'antan, de gloire légitime d'avoir élevé de petits turbulents qui n'ont pas trop mal "tourné", de petites espiègles... mais laissons-là ces songes : les plus beaux sont ceux qu'on n'achève jamais.

Qu'elle dorme donc en paix ! Car elle est triste, puisque pour oublier, elle s'est couchée en pleine après-midi. Il n'est donc pas sans mélange ce repos : le seul qu'elle a pu se permettre de jour depuis qu'elle se "trémousse" chez ses filles et belles-filles à encourager celle-ci, conseiller celle autre, gronder celle-là, ne souhaitant, — la bonne et forte aïeule — que pas une n'élève des anges pour le ciel, mais des hommes vaillants, et des femmes ne craignant ni la famille, ni l'avenir. Hélas ! pourquoi ses petits-enfants ne sont-ils auprès d'elle à cette heure ? Ah, nous le saurions, si elle pouvait parler cette chaise berceuse d'un autre âge, dévernie et criarde, mais solide encore !

"D'ailleurs c'est de droit", entendons-nous soudain à travers cette mélancolique poésie des vieilles choses qui périssent d'abandon comme cette petite vieille toute plissée rêvant sans doute à la mort, tant elle doit se sentir seule. Quel est celui-là ? Le voyez-vous qui s'en vient, lentement ? Un casque en loup-marin laisse voir un front ridé. Mais ses yeux, oh ces yeux bleus d'azur ! et si vifs sous les épais sourcils gris, ramassés autour des orbites comme sont les yeux d'un homme qui a peiné et s'est entêté à sa souffrance. N'est-ce pas les yeux mêmes de la petite vieille toute plissée ? Et n'avez-vous pas reconnu son petit-fils ? Cet homme vient de loin, car ses "marche-donc" sont usagés...

"D'ailleurs, c'est de droit si je suis triste," s'écrit en sanglotant le pauvre Pierre. Et intérieurement, il pense à la tranquillité de cette ferme jadis si bruyante.

Alors, dès que le soleil donnait sur le pan "nordét" des "bâtiments" commençait le "train" sur le "Platon". Avec quelle fierté jalouse Pierre attelait "le Cendré", percheron pur-sang, sur la charrue, la herse à disques ou toute machine dure de traction dès que la rosée s'évaporait des folles avoines et des carex des fossés de ligne. Adolphe plus jeune se contentait de la Folichonne moins pure mais aussi docile que le Cendré.

Et tant que l'ombre du soleil ne dépassait la cime du grand orme cambré sur les bords du ruisseau de "la Cenelle", Pierre et Adolphe paraissaient se confondre avec leur attelage "bien éveillé" tant il exécutait à la parole les ordres de leurs deux habiles "toucheurs".

Et pendant ce temps n'allez pas croire que "les créatures" chaumaient à la ferme. Chacune avait sa besogne. D'habitude Marie, femme de Pierre, travaillait "à toute éreinte". Jamais elle ne donnait son tour s'agissait-il du travail le plus dur. C'est elle qui faisait tourner la baratte et la laveuse, et même l'écrémeuse, si une corvée retenait tous les hommes aux champs.

Tour à tour Jeannette Antoinette et Lucienne se remplaçaient au ménage. Ce n'était que tard dans la matinée après avoir balayé "la place", que chacune s'occupait d'une tâche particulière. Jeannette n'avait pas encore vu sa pareille sur le grand métier à tisser. Lucienne filait au rouet. Antoinette confectionnait de la catalogne, tricotoit des chandails en laine "du pays" et rapiécail les vieilles hardes. Vaillante encore, la grand'mère remplaçait les parents morts de la grippe. C'était l'âme de la ferme. Et personne ne craignait d'affronter les durs labeurs de la ferme quand ils se sentaient rassérénés et réconfortés par sa soupe aux pois et ses tourtières "dépareillées" ainsi que par la bonté et l'humeur si "avenante" de cette fermière de race.

Et toute la famille dont le travail rude ne fournissait aucun loisir pour les commérages et disputes, causes de toute mécontente, se retrouvait, le soir les muscles fourbus, mais l'esprit gouailleur et le cœur gai, s'aimant avec tout l'élan et la simplicité qui résultaient de cette belle vie agreste. C'était le bonheur enfin. Et ce bonheur, péniblement, Pierre constate qu'il ne l'a plus. Pourquoi ?

Lentement, il promène son regard, dans tous les coins. Et de tous les coins semblent ne lui revenir que de la froideur, du dépit et des reproches. "C'est de droit", paraît lui lancer la grande horloge de son lugubre vitrail, derrière lequel les grandes mains poussiéreuses sont ankylosées depuis que Jeannette, la douce petite aux habitudes si réglées, est partie à la ville remonter des coucous-nickelés mignons, mais sans haleine si l'horloger n'est pas tout près. "Si tu es triste", lui répète l'horloge, "c'est de droit, Pierre. Toi l'aîné, pourquoi as-tu laissé partir Jeannette qui m'aimait bien ainsi que cette vie rurale dont elle me faisait sonner régulièrement toutes les heures suaves, les douces et les grises : l'Angelus, l'appel aux repas, la prière du soir, etc. Vous n'aimiez pourtant ! J'étais solide, confectionnée par ton arrière-grand-père à même un gros érable au grain serré ! Ton arrière-grand-oncle alors forgeron, près du "trécarré" à Ambroise le Loucheux, m'a "chef-d'œuvre" sous l'enclume à finir une âme de fer poli, solide et jolie, si bien ouvragée, ma foi ! qu'elle ferait pâmer d'envie tous les tourneurs de fer modernes. Et mon timbre, il fut fondu dans la première "pointe" de charrue qui ouvrit la terre de ton grand-père.

Celui-ci a eu pitié de son vieux soc blessé par l'âpre baiser des guérets trop pierreux du buton du "sorouët".

Il n'a pas voulu, le cher ancêtre, que ce bon outil de la première heure restât inerte et mourût comme un souvenir qui ne rappelle plus rien. Il lui a donné la place d'honneur en lui faisant chanter, dans mon vieux coffre d'érable, les heures tantôt sévères, tantôt gaies du devoir, de la joie et des angoisses de ta famille que tu as laissé disperser, Pierre, toi l'Ancien. Marie et Jeannette, sœurs que tu chérissais, et Adolphe qui contrecarrait toujours le père, mais avait si bon cœur, et Antoinette, l'avant-dernière, qui aimait tant faire sourire les avenues de la vieille maison de verveine, de réséda, de fleurs des champs variées. Où sont-ils donc tous ? Et la dernière, cette petite sotte de Lucienne, elle qui s'était

LE PARDON

(Suite de la page 135)

éprise du soin des volailles du grand poulailler maintenant désert, pourquoi l'as-tu toujours laissé aller chez l'oncle américain durant les vacances ? Sa bimbeloterie de magasin, ses objets à la mode apportés de chez son oncle et qui fascinaient tant tes sœurs, valaient-ils tout ce mobilier solide que tu vois ici, qui n'a pas bronché depuis, et qui t'en veut aujourd'hui de l'avoir délaissé ? La vieille huche dans laquelle ta mère a pétri ce bon pain d'habitant qui vous a bâtis tous si robustes, pourquoi lui avez-vous préféré ces petits fours pâles fabriqués avec de la farine incomplète par les boulangers de la ville ?

Poursuivi de toute la réprobation muette de la chaumière désolée, et las de la fatigue du voyage, Pierre à son tour se soustrait au fardeau de ces écrasantes accusations et s'endort près de la bonne petite vieille toute plissée qui rêve sans doute à la mort, tant elle doit se sentir seule.

Qu'est-ce ? On dirait une volée de cloches qui carillonnent, joyeuses. Le son vient de là-bas, du village voisin. Et, s'éveillant peu à peu, Pierre s'étonne de cette musique nocturne. " Mais déjà nous voici à la fin de décembre, ce doit être la Noël ", pense-t-il. Distraitement, il jette les yeux sur la vieille " commode " enjolivée de feuilles de chêne sculptées au couteau. Cette commode spacieuse recélait naguère les bonnes et chaudes étoffes " du pays " tissées à la maison, sur le métier, et tout le trousseau de dentelles, lingerie que faisaient, le soir, les grandes filles escomptant qu'elles seraient bientôt d'âge à se faire " conter fleurette ". Il y voit tout ému le petit enfant Jésus, en plâtre, et la bonne Vierge, et saint Joseph, puis les bergers, le bœuf et l'âne qui, un jour, avaient charmé sa piété naïve d'enfant.

C'est la grand'maman qui a monté sa chapelle de Noël attendant encore les pauvres enfants, ceux de jadis, trop loin maintenant pour revenir. De nouveau les cloches résonnent. L'hosannah sauveur se déploie et se répète en échos argentins dans la montagne. Et la bonne petite vieille toute plissée, et qui doit rêver à la mort, ouvre lentement ses petits yeux bleus d'azur.

" Paix aux hommes de bonne volonté ! " s'écrie-t-elle en regardant tristement sa crèche et ses vieux meubles. " Vous l'avez dit ", répond son grand Pierre aux yeux bleus d'azur comme ceux de sa grand'mère. Tout à coup elle l'aperçoit. Et dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassent amoureusement. " Demain, je vous ramène ma famille ", dit le petit fils résolument. " Demain, nous passerons l'an neuf ensemble, et si vous voulez, les autres années aussi. Vous voir seule ici me fait mal. Et venir chez-moi au troisième d'une petite rue étroite, vous en mourriez, grand'mère. Ce lot, je l'ai ouvert avec le père, je suis solide encore, je le garde et nous y vivrons longtemps, longtemps.

Heureuse, la bonne aïeule sourit, puis pleure de joie, et se berce avec amour comme si elle voulait endormir encore son petit Pierre dans ses bras. Celui-ci court à la grande horloge muette, et, comme aurait fait Jeannette, la remonte gaiement. Ses engrenages poudreux se déclenchent vivement dans un cliquetis sonore, triomphal. Elle prend une voix neuve qui semble dire : " merci ". Et la vieille berçante aussi, par son craquement plus fort, semble chanter dans la poésie captivante des vieilles choses le beau geste de Pierre aux yeux bleus d'azur, envers sa bonne vieille grand'maman toute plissée, qui doit rêver à la vie maintenant qu'elle n'est plus seule.

ADRIEN DESAUTELS

de la Société des Arts, Sciences et Lettres

Restaurant Français-Italien

Successor de Bertani

Cuisine française et italienne. Banquets servis à domicile avec service complet.

Série de 12 billets d'un repas de \$1.00 pour \$7.80.

55-58 ST-JEAN

Tél. 2-461 — 2-3675

QUÉBEC

et, se servant de sa main comme abat-jour, dirige un rayon de la lumière par la fenêtre vers le parterre ; et il regarde de tous ses yeux. Il voit une ombre confuse arrêtée au milieu du parterre et qui paraît considérer avec inquiétude la maison et la fenêtre lumineuse... L'ombre avance encore vers la porte. Sous une intuition mystérieuse et irraisonnée, Césaire Gauthier, pris d'un grand tremblement qui agite tous ses membres, dépose la lampe fumée sur la table et, les yeux dilatés, fixe la porte. Rien ne bouge... Aucun bruit au dehors. Alors, il fait deux pas et ouvre toute grande cette porte.

Un jeune homme est sur le seuil ; ses vêtements, un uniforme khaki, sont couverts de neige ; il tremble et sa figure est affreusement pâle ; ses yeux se détachent dans la pâleur du visage avec une expression suppliante.

Une seconde, puis, deux exclamations sauvages.
" Claude " !

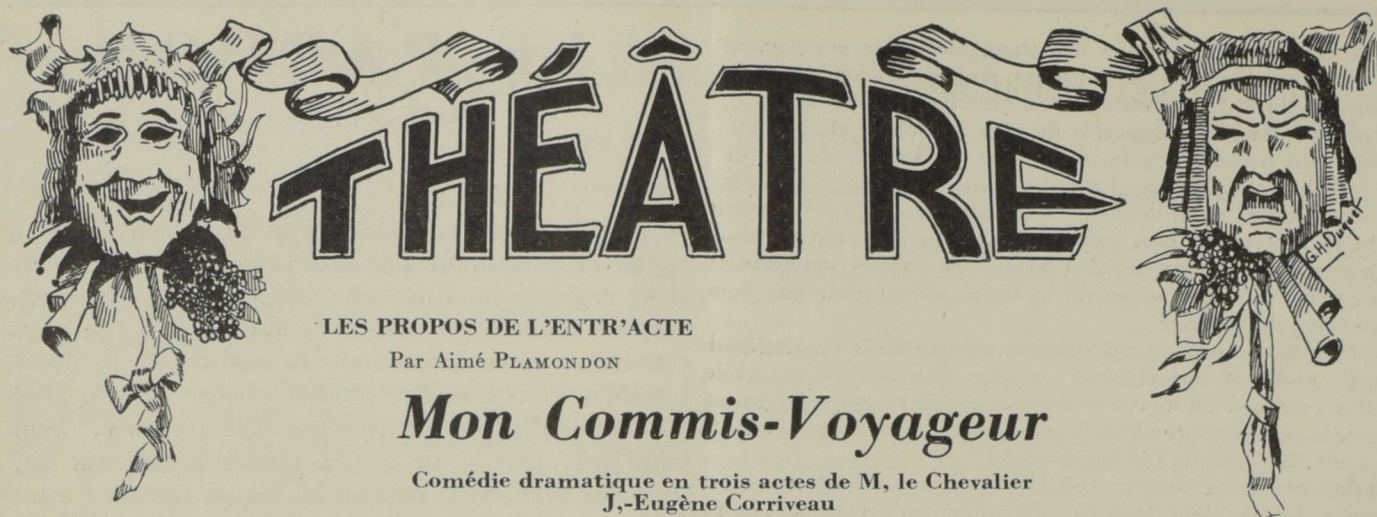
Le père et la mère ne se demandent pas comment il se fait que leur fils revienne, ni comment leur cœur s'est si soudainement ouvert à celui que, pendant près de vingt ans, ils avaient presque maudit. Ils se rappellent, vaguement, que voilà quelques jours, ils ont pardonné... Durant un instant, ils savourent silencieusement le bonheur de retrouver l'enfant prodigue, celui qui était pour eux mort deux fois, celui qui, pour racheter ses fautes, avait fait le sacrifice de sa vie, et qui, sorti intact de la sinistre fournaise de la guerre, était venu, par cette nuit divine, vers les vieux parents, sûr, sans doute, d'obtenir, à la faveur de l'Enfant de Bethléem, plus sûrement le pardon.

A tout péché miséricorde. Puisque l'on a pardonné au mort, pourquoi ne pardonnera-t-on pas au vivant qui a expié et qui se repent d'une longue folie ?

Et la tête de son fils sanglotant appuyée sur ses épaules, Césaire Gauthier pardonna de nouveau... pendant que la mère, humble et dolente, près des deux hommes, pleurait toujours, mais de joie maintenant.

Pour remercier l'Enfant-Dieu de la faute effacée et pardonnée, comme du retour du fils ingrat, l'on résolut, malgré la tempête qui s'était, du reste, calmée sur les onze heures, de se rendre au village assister à la messe de la Nativité...

Plus tard, l'on apprit qu'aux bureaux de la Milice à Québec l'on s'était trompé de nom ; un soldat Claude Gauthier était mort à Chérisy. Le sergent du même nom, après la guerre, était revenu, mobilisé, au commencement de décembre...



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

Par Aimé PLAMONDON

Mon Commis-Voyageur

Comédie dramatique en trois actes de M, le Chevalier
J.-Eugène Corriveau

J'avais un peu d'inquiétude en lisant en sous-titre de la pièce nouvelle de mon ami le chevalier Corriveau, "comédie dramatique", mais je suis heureux de dire tout de suite que j'ai été agréablement rassuré dès le deuxième acte de la pièce.

En effet, "Mon Commis-voyageur" est sans conteste une de nos œuvres dramatiques canadiennes-françaises qui donnent le plus complètement, le plus franchement, l'impression d'un véritable ouvrage théâtral. Il y a une intrigue réelle avec un développement complet; l'intérêt se fixe dès le commencement, pour se soutenir sans trop de peine à peu près jusqu'à la fin, grâce à un ensemble de situations suffisamment émouvantes et graduées avec assez d'adresse pour nous tenir en haleine presque sans interruption. Ce n'est pas que l'histoire ait rien d'extraordinaire, ni que les personnages présentent des caractéristiques absolument remarquables, mais cette histoire, malgré des lacunes regrettables, ne manque aucunement de vraisemblance (au sens théâtral du mot, bien entendu) et ses personnages possèdent assez de vie pour nous donner l'impression qu'ils pourraient parfaitement exister et qu'un jour ou l'autre nous pourrions faire connaissance avec eux.

Nos bons amis, les commis-voyageurs, qui ont assisté à la première de la pièce, le 8 décembre dernier, n'ont pas dû manquer d'être amusés, bien qu'un peu surpris peut-être, de voir un des leurs rouler aussi facilement un financier comme l'honorable Feuilleron et un politicien retors comme le député Jacques Lord, américain d'origine et aventurier de carrière. De plus, M. Corriveau a voulu faire vibrer la fibre patriotique en faisant sonner bien haut la nationalité canadienne-française de "son" commis-voyageur.

Il y a même dans cette facilité avec laquelle André Gaulois se joue de tout et de tous quelque chose qui, malgré les conventions admises par le théâtre, devient à la longue un peu enfantin et même légèrement agaçant.

Quant à Madeleine, la fille de l'honorable Feuilleron, c'est un type de femme beaucoup plus intéressant et plus sympathique que l'héroïne du "Chevalier de Colomb". Elle est vivante, elle vibre, elle aime, elle souffre, elle nous émeut quelquefois et nous charme presque toujours.

Le meilleur acte de la pièce est sans contredit le deuxième qui est plein de mouvement, d'entrain, et qui démontre chez son auteur une réelle connaissance de la scène et une entente considérable des nécessités de la composition dramatique. Il y a même là, dans la scène du téléphone, une trouvaille que ne dédaigneraient certes pas nombre d'auteurs dramatiques à la mode en France et aux États-Unis.

Que l'auteur me permette ici une petite réserve sur le titre de sa pièce qui serait, à mon modeste avis, plus élégant s'il se lisait "Un commis-voyageur", car il est toujours certain que lorsqu'on emploie le possessif on circonscrit l'intérêt,

tandis qu'au contraire, lorsqu'on se sert de l'indéfini, on l'agrandit de façon illimitée.

Le style dramatique de M. Corriveau semble avoir acquis plus de naturel et viser moins à la recherche et à l'effet que dans le passé. On peut lui reprocher encore des faiblesses, des répétitions, même des redites qui alourdissent certains morceaux et nuisent à la valeur de quelques scènes, mais il y a progrès, c'est incontestable, et ces petits reproches qu'il faut bien que je fasse malgré moi, sont grandement atténués par le compliment qu'il me plaît de répéter à l'auteur, à savoir que pour l'action, il est plus que probablement le premier de nos auteurs dramatiques actuels. C'est pour cela surtout que je tiens à le féliciter hautement de son dernier travail et que je souhaite que son œuvre nous soit de nouveau présentée avant longtemps sur une scène plus grande, dans des décors mieux appropriés, et avec une distribution encore plus susceptible de lui donner toute sa valeur, de faire ressortir tout son agrément.

Il ne faut pas entendre par là que la pièce n'a pas été convenablement jouée. Elle a été au contraire vaillamment défendue par ses protagonistes qui, s'ils n'ont pas toujours su voir les beautés à mettre en lumière et les écueils à éviter, ont pourtant donné à l'auteur et au public une preuve évidente de bonne volonté et d'intéressantes dispositions.

Au premier rang, il faut placer mademoiselle Marcelle Aubry qui s'est révélée, une fois de plus, jolie artiste dans tous les sens que comporte ce mot: intelligence, finesse, art des nuances, élégance du geste et distinction du maintien. A ses côtés, M. Eugène Lachance a fait un louable effort pour seconder son travail et rendre justice aux intentions de l'auteur. M. Lachance est un artiste consciencieux, c'est pour cela que je lui conseille instamment, s'il veut continuer à faire des progrès, de surveiller rigoureusement sa tenue en scène. Qu'il se persuade bien, une fois pour toutes, qu'on ne s'assied jamais sur une table, ni chez soi, ni, à plus forte raison, ailleurs. M. Arthur Lachance semble avoir trouvé un rôle exactement à sa taille, car il nous a donné dans le personnage de Jacques Lord la meilleure interprétation de sa carrière dramatique jusqu'à aujourd'hui. M. Fernando Jacques est un vieillard un peu trop vieux peut-être pour son âge, mais dont la tête ne manque pas de distinction et dont le jeu révèle d'intéressantes possibilités. Enfin, mademoiselle Margurite Lessard, dans un petit bout de rôle de rien du tout, a trouvé moyen de dérider l'auditoire à plusieurs reprises et de nous faire désirer son retour sur nos scènes québécoises dans des rôles plus considérables où elle pourra donner toute la mesure de son talent.

Aimé PLAMONDON.

de la Société des Arts, Sciences et Lettres

“Le Bouclier Canadien-Français”

Par le professeur L.-J. DALBIS, Dr Sc,

Le Docteur Dalbis, professeur de Sciences à l'Université de Montréal, a publié, cette année, un ouvrage destiné à nous faire mieux connaître et de mieux en mieux comprendre chez ceux de ses compatriotes qui s'intéressent effectivement au Canada français.

Il étale les diverses phases de notre histoire nationale sous les signes symboliques du Lis, du Lion et de l'Érable. Et pour marquer le merveilleux de notre survivance française, sous un régime politique anglais, il dégage les leçons du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*.

Dans cette dernière partie, à la fois psychologique et documentaire, M. Dalbis relève les mouvements d'admiration et les témoignages de reconnaissance à l'endroit du romancier. Il rappelle ceux qui, au Canada et en France, ont contribué à populariser ce livre qui est une marge importante de notre histoire de colonisation.

Mais l'auteur du *Bouclier Canadien-français* semble ignorer que le principal monument élevé à la gloire de Louis Hémon est celui qui se dresse sur les bords de la rivière Péribonka, en face du couvent, dans le village même où se déroulent les principaux événements que l'écrivain a racontés.

C'est en 1919 que notre Société des Arts, Sciences et Lettres a pris, la première, l'initiative d'une souscription, qu'elle organisa le pèlerinage au pays des Chapdelaine et qu'elle fit, au milieu d'une apothéose mémorable, le dévoilement du monument commémoratif de Louis Hémon. La Société des Arts, Sciences et Lettres avait prélevé des fonds sur son propre trésor et obtenu les apports du Gouvernement provincial et ceux de deux conseils de comté du Lac Saint-Jean. On sait le dévouement que déployèrent, durant plus d'une année, les directeurs d'alors et plus particulièrement notre secrétaire perpétuel, Damase Potvin. Le Consul général de France, M. Ponsot, le Ministre de la Colonisation, M. Perreault, plusieurs sommités littéraires, artistiques, politiques et municipales, une imposante délégation de la Société des Arts, Sciences et Lettres, toute la population de cette région du Lac, étaient venus honorer la mémoire d'un Français qui s'était plu au milieu d'eux et qui voulut raconter à son pays les caractères d'énergie, de sentiment et de moralité de nos colons du Nord.

Il nous semble bien que cet événement méritait d'être sousigné dans la synthèse de M. Dalbis; qu'elle revêt une importance autrement considérable que la pose d'une épitaphe au cimetière de Chapleau, en un endroit très vague où il est moins que probable que ce pauvre mansolée fournisse une indication précise.

On saurait également que la documentation la plus abondante et la plus sûre, au sujet des héros et de l'auteur du roman désormais célèbre, a été colligée et vérifiée non par quelque promeneur que cite M. Dalbis, mais par les soins de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Aussi, est-ce bien à nos trésors qu'on a dû recourir à maintes reprises et nous les avons ouverts avec joie au bénéfice des amis de cette cause littéraire. Nous aurions éprouvé une satisfaction bien légitime et naturelle si on avait daigné nous en donner crédit, dans un ouvrage de la portée que peut atteindre le dernier livre du docteur Dalbis.

Alphonse DÉSILETS,

Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

FINANCES ET FINANCIERS.— RENTES ET RENTIERS

Écrite spécialement pour *Le Terroir* par M. Jos.-S. BLAIS, argenter.

FINANCES ET FINANCIERS.— La question financière a pris de nos jours une importance qu'elle n'avait pas auparavant. Le mot *finance* résonne constamment à nos oreilles. C'est une chose qui joue un rôle immense dans la vie de chacun de nous. Quand le budget familial est équilibré, s'il reste un excédent, où et comment est-il plus avantageux de l'employer? Le confier à la banque, le placer sur hypothèque ou acheter des valeurs mobilières? Nous considérerons une seule de ces alternatives et nous étudierons différents problèmes de la finance au point de vue de la formation d'un portefeuille de valeurs mobilières.

De nos jours, beaucoup des biens de ce monde sont représentés par des morceaux de papier dont chacun incarne une créance sur un État, sur un particulier, sur une société, ou bien sur une fraction de propriété foncière, commerciale, agricole et industrielle. Quelques centaines de piastres suffisent à un modeste ouvrier pour l'intéresser à une banque, à une compagnie de chemins de fer, à une usine, à une entreprise quelconque de quelque ordre ou de quelque grandeur qu'elle soit, et qui font de lui un financier.

AUTREFOIS, AUJOURD'HUI.— Nos compatriotes sont mal renseignés en général sur les avantages du placement mobilier. En effet, il y a à peine dix ans, l'obligation financière n'était connue que de rares initiés. Il a fallu l'Emprunt de la Victoire, avec toute sa réclame retentissante et ses moyens ostentateurs de distribution, pour faire entrer au portefeuille de nos gens des valeurs de l'État.

Aujourd'hui encore, les prêts de main à main, sans reconnaissance d'aucune sorte, les emprunts sur billets à demande, les hypothèques à longs termes sur les terres de parents ou de voisins dans le rang proche ou dans la paroisse d'à côté, le tout échéant à la Toussaint, constituent, dans nos vieilles paroisses, le seul mode de faire produire des fonds en disponibilité. Au surplus, combien de capitaux restent enfouis dans le bas de laine ou dans la commode? Dans les villes, les grandes maisons de banque ont fait l'éducation de certains groupes, mais le placement mobilier n'a pas pénétré dans la masse.

RENTES ET RENTIERS.— Nous avons soutenu en d'autres endroits que notre peuple ne pratique pas suffisamment l'économie. Cependant le paupérisme est pratiquement inconnu chez nous. Le grand défaut de nos compatriotes est le manque de prévoyance. Il est frappant dans toutes les manifestations de notre vie quotidienne, mais, surtout, lorsqu'il s'agit d'obtenir des capitaux amassés le rendement qu'ils méritent.

Quelle différence avec ce qui se passe en France, le pays merveilleux de l'épargne, le paradis des rentiers! Tout Français aspire un jour à vivre de ses rentes, et les sacrifices qu'il s'impose pour parvenir à ce but constituent la plus forte vertu de la race et la source la plus féconde de la richesse du pays. En 1910, il y avait, en France, un million et demi de rentiers entre lesquels le 3% perpétuel était réparti. De plus, l'incomparable épargne française possédait 6 milliards de valeurs à lots, 33 milliards d'obligations de chemin de fer, 20 milliards d'actions industrielles, 35 milliards de titres étrangers.

Jos. S. BLAIS,
de la S. A. S. L.

Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqûre.

CHRONIQUE MÉDICALE

LA TUBERCULOSE

QUELQUES NOTIONS D'ORDRE PRATIQUE

Écrite spécialement pour *Le Terroir* par le Dr J.-A. LABERGE, de l'Hôpital Laval.

La Direction du *Terroir*, soucieuse de tenir ses lecteurs au courant du mouvement le plus moderne dans les sciences, comme elle l'a déjà fait dans le domaine des arts et des lettres, a demandé aujourd'hui à un médecin spécialiste de donner quelques notions d'ordre pratique sur un mal qui fait trop de victimes parmi nos populations. M. le docteur Arthur Laberge, médecin-résident de l'Hôpital Laval, a bien voulu se rendre à cette invitation. Formé aux meilleures sources : celle de notre École de Médecine, à Québec (Université Laval), celle du sanatorium de Lac-Édouard, celle du sanatorium de l'état de l'Iowa, E.-U., et celle de l'Hôpital Laval où il exerce sa délicate mission d'apôtre de la santé, M. le docteur Laberge a pensé vulgariser une science difficile, pour le plus grand avantage de tous. Aussi lira-t-on avec profit son étude dont il a soigneusement élagué toute terminologie technique. Espérons qu'un si heureux début nous vaudra une collaboration suivie sur le même sujet.

NOTE DE LA DIRECTION.

De tous les fléaux qui se sont abattus sur le monde, aucun n'est plus triste et plus funeste que celui de la tuberculose.

L'histoire nous rapporte bien, ici et là, de terribles épidémies qui ont passé sur un village, sur une ville, sur une contrée, qui ont duré des jours, des semaines, des mois même, faisant tomber des victimes nombreuses, et qui, cependant, après avoir jeté la consternation, sont disparues.

Mais la tuberculose, elle, ne cesse pas de semer la misère et la mort dans tous les siècles, par tous les pays civilisés ; et, ce qui est paradoxal, sans qu'on paraisse trop s'en désoler.

Aux États-Unis, des statistiques ont été faites qui nous démontrent que la tuberculose tue, chaque année, près de cent cinquante mille personnes ; une personne est emportée par ce fléau toutes les quatre minutes, et on y a fait un estimé établissant qu'il y a dans ce même pays au moins un million d'habitants souffrant d'une tuberculose active.

Au Canada, il meurt, chaque année, en moyenne, douze à quinze mille personnes, victimes de la tuberculose, et nous pouvons affirmer qu'il y a au moins cent mille personnes atteintes d'une lésion active tuberculeuse, en notre pays.

Voilà des chiffres qui sont pénibles à constater ; voilà une plaie qu'aucun peuple ne peut facilement supporter sans préjudice sérieux ; d'autant moins que les victimes sont presque exclusivement choisies à l'âge où elles pourraient être le plus utiles à leurs familles et à leur pays. La tuberculose, on le sait, affecte surtout l'adulte, entre dix-huit et trente ans.

La tuberculose est contagieuse. Elle ne l'est cependant pas au même titre que la picote ou la rougeole ; mais elle est sûrement transmissible ! Elle se communique directement ou indirectement de l'individu malade au sujet sain. Cette maladie ne peut apparaître spontanément ; et pas plus que le blé ne poussera dans un champ, si on n'y a semé la graine, le tubercule ne poussera dans le poumon, si le germe ne s'y est pas introduit.

C'est donc dire que les ravages que fait la tuberculose pourraient être diminués considérablement, si le peuple connaissait et voulait appliquer les moyens qu'il a de les enrayer.

Dans une forte proportion des cas qui nous sont amenés pour traitement, nous pouvons retracer d'une façon assez sûre la source d'infection, et cette source, elle aurait très souvent pu être évitée, si on avait su, si on avait voulu.

Personne plus que nous, médecins qui sommes versés spécialement dans la lutte contre la tuberculose, n'est autorisé à faire, de temps en temps, un appel pour mettre en garde le public contre cette maladie. On ne peut voir languir tant de tuberculeux, on ne peut voir mourir tant de ces

malheureux sans avoir, chaque fois, le cœur navré, et sans sentir combien cette maladie est funeste.

Et, à notre sens, le facteur le plus puissant, lorsqu'il s'agit de santé publique, encore plus efficace que les hôpitaux et les dispensaires, c'est l'éducation du peuple.

Nous ne pouvons compter sur un résultat permanent et sérieux que le jour où le peuple aura compris que cette maladie peut être prévenue, qu'elle est contrôlable, et que, cette prévention et ce contrôle sont, pour une grande part, entre ses propres mains.

Le peuple doit être instruit. Et, pour l'instruire, nous devons démocratiser — si je puis m'exprimer ainsi — les données scientifiques ; nous devons traduire cette science dans un langage qui puisse être compris par l'homme de la rue comme par la femme qui habite la plus humble des mansardes, tout aussi bien que par l'homme des champs, ou celui de la classe moyenne ou de la classe dirigeante, ou mieux encore l'homme de la culture intellectuelle la plus raffinée.

Voici enfin ce que chacun doit savoir : d'abord, que pour prévenir la maladie il faut tâcher d'empêcher le germe de pénétrer dans l'organisme ; ensuite, qu'il faut maintenir son état général en bonne condition, construire une résistance naturelle, et cela en utilisant d'une façon intelligente le bon air, le soleil ; en prenant une nourriture appropriée aux différents âges et à leurs besoins ; et en sachant aussi se reposer en temps et lieu.

Dr J.-A. LABERGE,
de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Faire du bien aux autres, c'est en recevoir soi-même.

Il y a des chaînes qui sont d'or quand on les voit de loin, de plomb quand on les porte, de fer quand on veut les rompre.

La plupart des grands sentiments que nous affichons ne sent que les habits de cérémonie de notre égoïsme.

La coutume nous entraîne, et nous mettons au rang des vérités les erreurs communes.

Tout désir, toute action ne doit avoir d'autre but que le bien de la société.

UNE SEMAINE DU LIVRE

par l'abbé F. CHARBONNIER

Certaines revues ont annoncé que le roman entrait dans une période de crise, symptôme de sa décadence. Il y aurait lieu, sans doute, de préciser le sens d'un tel pronostic et de ne pas porter contre ce genre un arrêt de mort avant tout autre examen. Le cri d'alarme semble prématuré, le malade se porte encore assez bien ; si crise il y a, elle n'est guère apparente pour les œuvres saines qui ont toute la faveur du public ; quant aux productions malfaisantes, peu nous importe leur déclin. Au lieu de tout englober dans un jugement hâtif, il serait donc plus exact de dire que le roman n'est pas seul à évoluer ; c'est toute la littérature qui semble prendre une orientation nouvelle.

On peut distinguer deux principaux courants. Ainsi qu'il arrive après les grandes perturbations, la guerre mondiale a été suivie d'une explosion de vie physique ; c'est ce qui a renforcé la tendance matérialiste de certains écrits destinés à traduire soit des névroses passionnelles, soit des tours de force musculaires. Cette prétendue littérature nous a valu une recrudescence de ces romans où s'étalent les exploits d'alcôves ou de stands athlétiques ; le Canada a été inondé de ces produits d'importation à l'usage des débauchés, des boxeurs ou des gredins audacieux ; c'est un prolongement du cinéma sensationnel.

Mais rien ne lasse plus vite que ce déchaînement d'énergies brutales ; on a beau dédaigner l'activité de l'esprit et du cœur, il arrive un moment où les opérations simplement corporelles sont périmées et ne procurent plus aucun plaisir. Tout libertin, en particulier, au sortir des mauvais lieux, cherche d'instinct une atmosphère honnête et savoure le charme d'une ambiance moins pervertie ; il se dégrise volontiers des parfums capiteux qui viennent de troubler sa raison. Si ce revirement est durable, si sa conscience n'a pas été totalement émoussée, on assiste au retour de l'enfant prodige.

Toute l'histoire de l'art, littéraire ou non, nous montre des oscillations analogues entre le réalisme outré et l'idéalisme poussé jusqu'à l'immatériel. Le roman ne peut échapper à ces vicissitudes ; timidement encore, mais d'un mouvement continu, il se convertit et semble vouloir devenir moral, social, et même chrétien, puisqu'il se rencontre jusque sous des plumes ecclésiastiques. En France, plusieurs écrivains en ont fait un robuste instrument d'apostolat. Ici, toute une équipe d'auteurs s'est groupée autour d'une maison dont la raison sociale n'est autre que "Le Roman Canadien". M.

Édouard Garand a senti que le vent soufflait de ce côté. Sans nuire le moins du monde aux autres entreprises d'éditions, il a voulu assurer la diffusion d'œuvres nobles et bien écrites, sous la forme qui atteint seule les masses : chacun de ses romans, en effet, est une manière d'épopée nationale, capable d'intéresser le bon peuple du Canada ; ce sont des produits du terroir.

Mieux étudier l'histoire locale, faire aimer davantage les horizons de la patrie, retenir chez eux les travailleurs qui risquent d'émigrer vers l'industrialisme américain, prêcher la cause sacrée de l'agriculture pour décongestionner les villes, défendre les droits de la langue française, autant de thèmes mis en lumière par des romanciers qui s'appellent Jean Féron, J.-E. Larivière, Émile Lavoie, Damase Potvin, N.-M. Mathe, Henri Doutremont, Ubald Paquin, sans compter ceux qui se préparent dans l'ombre. Il n'est pas jusqu'aux femmes de lettres qui n'aient mis dans cette collection la note délicate et n'aient déployé toutes les ressources de leur cœur aimant, pour embellir le royaume enchanteur du rêve : Mesdames Andrée Jarret et A.-B. Lacerte se défendent d'être des cérébrales ; mais ce sont d'aimables et habiles narratrices dont on aurait tort de médire ; les éloges qu'on leur a décernés à maintes reprises ne sont pas simplement un geste de courtoisie : c'est le témoignage dû au talent.

On ne saurait trop encourager ces écrivains qui se font éducateurs des classes populaires ; car le peuple ne s'éprendra jamais beaucoup de thèses abstraites ; le peuple est un grand enfant ; il lui faut des paraboles, des histoires pour lui inculquer un peu de métaphysique. Et même les gens instruits ne se laissent-ils pas prendre à ce piège agréable ? Le fabuliste avait raison :

" Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême."

Qu'on soutienne donc les romanciers, inventeurs de belles histoires ; leurs écrits sont un véhicule efficace des idées généreuses ; ils luttent contre le matérialisme plus ou moins pornographique ; ils inspirent le goût des bonnes lectures, ils préparent la voie à tous les livres honnêtes, quel qu'en soit l'éditeur, ils affinent les sentiments, ils ennoblissent l'amour, et ils servent ainsi la famille et la nation canadienne.

Abbé F. CHARBONNIER.

DES GERBES ET DES CORBEILLES DE FLEURS

FONT DES CADEAUX DE NOEL HAUTEMENT APPRÉCIÉS ET LE NOM DE
M c K E N N A , QUI LES ACCOMPAGNE, SIGNIFIE LE PLUS
HAUT TON DES FAVEURS FLORALES.

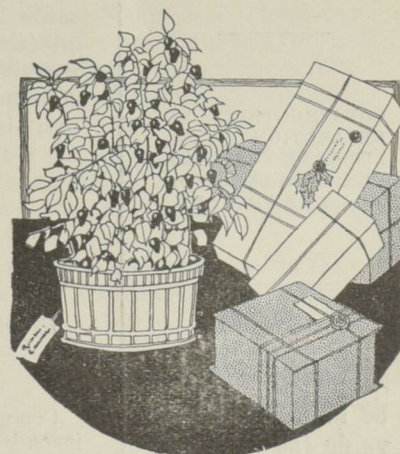
Téléphone :

2-5535

H.W.
McKenna
FLEURISTE

9, rue St-Jean

QUÉBEC



QUE LA LUMIÈRE SOIT !

toute installation électrique, petite ou grande nous pouvons vous donner satisfaction.

Demandez - nous de soumissionner. C'est dans votre intérêt.

GOULET & BELANGER Ltée

Experts électriciens
Licenciés

190, RICHARDSON
QUEBEC

Tél. 2-4623

Un cercle d'études commerciales

Tout le monde déplore une lacune dans notre rouage économique : les jeunes gens d'affaires manquent d'une atmosphère intellectuelle propre à aiguillonner leurs ambitions. Le petit bagage de comptabilité et de droit commercial, reçu au collège, devient vite stérile en face des exigences modernes, si le porteur ferme à tout jamais son intelligence aux autres connaissances commerciales dès ses premiers pas dans le monde. Comment peut-il en être autrement, quand le jeune homme est laissé à sa seule initiative, dans un isolement qui paralyse tout effort et au milieu de mille entraînements contraires. Il y a bien le bureau, mais qui ne sait que la routine quotidienne borne nécessairement les horizons et ne stimule, que par exception, les énergies latentes et ne développe pas davantage les aptitudes personnelles.

Ce milieu, ce foyer intellectuel intense où les jeunes gens d'élite pourront puiser l'élan qui prépare les capitaines d'industries, il est en voie de formation. En effet, quelques hommes d'affaires, désireux de combler cette lacune, sont à organiser un cercle d'études à l'Académie Commerciale de Québec. L'on ne pouvait frapper à meilleure porte pour trouver un arsenal tout prêt et des dévouements sans borne.

Dans cette entreprise, les promoteurs sont assurés de l'aide effective de toutes les personnes bien placées pour entrevoir les bienfaits d'une oeuvre de ce genre, surtout à ce tournant de notre histoire où notre indépendance économique est plus que jamais en question. Les hommes de science et d'expérience y trouveront un excellent terrain de semence ; tandis que les jeunes qui manifestent des aptitudes auront chance d'y déployer leurs plus fécondes activités.

Il ne s'agit donc nullement d'une association exclusive de comptables ; bien au contraire, les fondateurs s'adressent-ils à tous les hommes d'affaires en promettant de s'occuper de tout ce qui les intéresse, convaincus qu'ils sont que la comptabilité n'est qu'un accessoire qui ne saurait porter de fruits véritables sans un gréffage raisonné de toutes les branches de la finance, du commerce et de l'industrie.

Comme avantages immédiats, il est offert aux membres dès cette année, une série de cours pratiques de comptabilité, de droit commercial et d'économie politique, sous forme de questions actuelles résolues par des spécialistes. Graduellement, les membres seront appelés à coopérer à l'oeuvre en prenant une part active aux travaux du cercle et en présentant même leurs problèmes personnels.

Ce qui précède en dit assez pour attirer sur l'oeuvre naissante les plus chaudes sympathies et les plus précieuses adhésions. Les promoteurs ne demandent rien moins que de travailler aux meilleurs intérêts de la race par une tentative sérieuse de susciter les réelles compétences qui assurent notre indépendance économique.

Louis-Philippe MORIN,
de la Société des Arts, Sciences
et Lettres.

Le véritable attachement n'est pas aveugle, mais prévoyant.

Comment peuvent faire ceux qui, après avoir peiné pendant six jours, travaillent encore le dimanche ? Leur cœur est donc de pierre et leurs muscles d'acier qu'ils n'aient besoin ni de prière ni de repos.

Louis VEUILLOT.

Pour des

PLACEMENTS

SURS et PROFITABLE

adressez-vous à

**Versailles,
Vidricaire,
Boulais (limitée)**

BANQUIERS

Obligations municipales,
Services publics,
Créances hypothécaires
et autres.

Renseignements fournis
gratuitement.

Jos. S. BLAIS
GÉRANT

Bureau, 2e étage de l'édifice
La Banque Canadienne
Nationale, 71, rue Saint
Pierre, QUÉBEC

Tél. 5338 Tél. soir : 6985

C. JOBIN

LIMITÉE

182-184 Latourelle

QUÉBEC

CONSTRUCTION ET
REPARATION DE BA-
TISSES DE TOUS GEN-
RES, MENUISERIE DE
TOUTES SORTES.

Spécialité : Erection
de bâtisses à l'épreu-
ve du feu.

LA BOULANGERIE

Hethrington

Toutes les variétés de
produits de boulangerie,
tels que Pains, Biscuits,
etc., Pâtisseries de haute
qualité, livrés chaque
jour dans toutes les par-
ties de la ville.

Demandez nos biscuits
" SODAS "

364 rue ST-JEAN
QUÉBEC

Tél. 2-6636

CHEZ NOS MEMBRES

Déjà le froid novembre a flétri nos campagnes ;
Zéphyr rase en sifflant la cime des montagnes ;
La feuille desséchée, en proie aux aquilons,
Voltige au sein des airs en nombreux tourbillons.
Tout gémit, et mon œil, des scènes de l'automne,
Contemple en soupirant la beauté monotone.

DUPUY DES ISLETS.



“ La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens-français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.”

Voilà un extrait de la première constitution, — la constitution fondamentale, (1917) — de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Monsieur L.-Arthur Cannon, avocat, C.R., bâtonnier du Barreau de Québec, a reçu l'invitation du bâtonnier de l'Ordre de Paris d'assister à la séance solennelle d'ouverture de la Conférence des avocats stagiaires fixée au samedi, 5 décembre 1925, au palais de justice à Paris. La lettre est signée par Maître Henri Aubepin. Le bâtonnier québécois a répondu que la distance l'empêchait d'accepter cette très aimable invitation, mais qu'il serait “ d'esprit et de cœur ” avec ses confrères parisiens au jour indiqué.

M. le docteur Bédard, échevin, leader du conseil municipal de Québec, président du comité des finances, nous est revenu, vers le 15 novembre, d'un voyage de deux mois en Europe, accompagné de son gendre, M. François de Coulonval, qui jadis, devant la Société des Arts, Sciences et Lettres, fit une causerie sur la Belgique, son pays d'origine, une causerie fort appréciée.

On se le rappelle, le Dr Bédard était un délégué officiel au Congrès international des villes tenu à Paris.

“ Les Français, dit le docteur, ont traité avec beaucoup d'honneur le représentant de la ville de Québec. La première séance du congrès ayant été présidée par le maire Guillaumin de Paris, c'est le représentant de Québec qui fut choisi pour ouvrir la seconde séance, à laquelle assistaient sept cents délégués réunis dans l'immense salon de l'hôtel de ville de Paris.”

Nous comptons que bientôt notre ancien président nous donnera sous forme de causerie devant la société ou d'entrevue au *Terroir* de plus amples détails sur ses impressions de voyage en France, en Italie, en Espagne et en Belgique.

Le 30 novembre, M. Oscar Morin, C.R., sous-ministre des Affaires municipales, lors du banquet annuel au bazar paroissial de Saint-Cœur de Marie, a parlé de la paroisse canadienne-française, et M. Ferdinand Roy, C.R., devant le même auditoire, a donné un aperçu historique du fécond apostolat des Eudistes au Canada.

Les lecteurs du *Terroir* seront assurément enchantés de lire quelque jour, quelques extraits de ce que ces deux distingués causeurs ont recueilli sur ces événements ou ces choses de chez nous.

Monsieur G.-E. Marquis, directeur du bureau des statistiques, a fait une conférence en la salle paroissiale de Saint-Malo le vendredi, 6 novembre. L'avenir de Québec, ce que celle-ci sera dans cent ans, tel était le thème de ses observations sous le titre énigmatique : *Un jour viendra ?*

M. Marquis réclame la création d'une commission d'urbanisme ou d'embellissement et rappelle que la cité de Québec est déjà autorisée à nommer, de concert avec le gouvernement provincial, une commission d'embellissement pour toute l'étendue de son territoire qui serait composée de cinq membres. Le conférencier met en garde les réformateurs contre l'esprit de démolition et de nivellement qui avait commencé, il y a quelques années, à raser le vieux Québec.

“ Il ne faut pas toucher, dit-il, à nos murailles, ni à rien de ce qui donne le cachet historique et même archaïque de l'ancienne ville de Québec, surtout de celle qui est renfermée dans des murs de pierre.”

Au commencement de novembre, M. Alphonse Désilets, chef du service de l'économie domestique au ministère provincial de l'agriculture, a fait une causerie devant les membres du club Rotary. Avec le savoir historique qui le distingue, ses connaissances sur l'actualité économique et son sens poétique, il n'a pas manqué, en parlant de “ pomme canadienne ”, de rendre savoureux le menu intellectuel du lunch.

“ Il rappela que la culture des pommes du Canada avait été commencée dès les débuts de la colonie par les Louis Hébert, les Guillaume Couillard et les Abraham Martin qui dressèrent sur les rives de l'île d'Orléans et de la côte de Beaupré, les premiers vergers.

“ Ces vergers, a-t-il dit, ont progressé depuis ce temps. Ils ont été améliorés et augmentés, si bien qu'il y a aujourd'hui plus de 340 variétés de pommes cultivées en Canada.

“ En 1921, la récolte de pommes du Canada était de 8,000,000 boisseaux. En 1925 elle est de 12,200,000 boisseaux ayant une valeur de \$7,000,000. S'il fallait expédier toute cette production au même endroit, il faudrait pour cela se servir de 16,000 chars de fret, 16,000 personnes seraient employées pendant trois mois à l'emballage. Il faudrait en outre 12,000,000 de boîtes ou 60,000,000 de pieds de bois.

“ An apple a day keeps the doctor away ”, dit en terminant le conférencier. “ Encourageons cette belle industrie canadienne que sait si bien encourager le gouvernement et souvenons-nous des paroles de Robert Planquette dans son opérette : *Les Cloches de Corneville* ;

“ La pomme est un fruit plein de sève
Et qui toujours doit nous tenter.
Car on dit que notre mère Eve,
Fut la première à la goûter.”

Ce seul résumé persuadera tout au moins, que M. Désilets a dignement remplacé l'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture, qui, à la dernière minute, avait dû décliner l'honneur d'être l'hôte du club.

M. J.-H. Lavoie, directeur et chef du service de l'horticulture de la province de Québec, lors du congrès des pomologistes qui a eu lieu à Montréal au commencement de novembre, a déclaré que “ la pomme serait avant longtemps le fruit national des Canadiens ! ” Toutefois, s'est-il demandé, en produisons-nous assez ? ”

Et voici quelle fut sa réponse à sa question :

“ Assez pour en exposer, pour en faire goûter ?

Oui !

“ Assez pour en faire manger, pour alimenter nos propres marchés ? Non !

“ Pour qui sait que nos marchés ont absorbé goulument, du 1er avril 1924 au 31 mars 1925, plus de 50,000 barils de pommes américaines et au-delà de 700 wagons de pommes venant des provinces sœurs, point n'est besoin de chercher d'autres preuves d'insuffisance de production. Il manque dans la province la spécialisation, la concentration et l'industrialisation de nos cultures ; le manque de cohésion ou de coopération entre les producteurs.”

En cette même occasion, l'hon. M. Caron, ministre de l'Agriculture, a félicité le président de la société de pomologie, M. Georges Maheux, professeur d'entomologie à l'Université Laval, ainsi que MM. Lavoie et Désilets qui se sont constitués des fervents, des zélés et des champions des fruits du terroir.

Comme La Motte Le Vayer, le poète de ce trio est sans doute tenter de chanter sur sa lyre :

Un enfant pleure pour sa pomme ;
Pour Briséis Achille en fit autant ;
C'est que déjà l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.

Au cours de novembre, dit le trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres, voici quels sont ceux, parmi les membres, qui se sont acquittés de leurs contributions annuelles : M. J.-Arthur Marier, industriel, membre du conseil des Arts et Manufactures de la province de Québec, président de la Corporation de l'École Technique de Québec ; M. Georges Bouchard, agronome, professeur au Collège de l'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, député de Kamouraska à la Chambre des Communes ; M. Eugène Leclerc, courtier en assurances, prévôt des incendies de la ville et président de la Ligue de la Prévention des incendies ; M. Alfred Nadeau, avocat ; M. Lorenzo Auger, architecte ; M. Oscar Morin, sous-ministre des affaires municipales ; M. J.-H. Fortier, négociant et industriel, président de l'Association des Manufacturiers canadiens ; M. J.-Adhémar

Gagnon, courtier ; M. Louis-G. Demers, avocat, C.R. ; M. Louis Létourneau, négociant, député de Québec-Est à l'Assemblée législative ; M. J.-P. Garneau, libraire ; le docteur Arthur Langlois, dentiste.

M. Gustave-C. Piché, chef du service provincial des forêts, l'un des pionniers et l'un des anciens présidents de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a fait une causerie devant les membres du Club Rotary, le mercredi, 9 décembre. Le causeur a fait en quelque sorte, mais sommairement et avec un savoir incontesté, l'inventaire de nos progrès dans le domaine de l'industrie du bois, l'une des plus riches ressources de notre terroir.

“ Durant ces derniers vingt-cinq ans ”, a dit M. Piché, “ il est survenu divers changements dans les emplois du bois pour l'industrie. Les gouvernements ont créé, en outre des services forestiers, des laboratoires afin de rechercher les propriétés particulières de nos bois. Le commerce a bénéficié largement des découvertes faites jusqu'ici. Dans l'industrie de la pulpe et du papier, des progrès remarquables ont été faits : la soie artificielle réclame aujourd'hui deux millions de tonnes de pâte chimique ; l'usage des boîtes en carton requiert annuellement plus de 2,500,000 tonnes de pulpe. Que dire des autres produits tels que les serviettes sanitaires, les coupes pour boire, le *Beaver-board*, etc. Tout ceci explique pourquoi la consommation de la pulpe et du papier a plus que quadruplé depuis vingt-cinq ans aux États-Unis et je suis persuadé que la situation est analogue ici. En somme la situation s'est considérablement améliorée et fait grandement honneur à la province de Québec.”

On ne s'étonnera pas que M. Omer Amyot, notre excellent ami de la firme Hansen, ait été éloquent lorsqu'il s'acquitta de la tâche de remercier cet érudit causeur que fut, cette fois comme toujours, Monsieur Piché.

M. Édouard Gagné, président de l'Association de la Salle, a lieu de se réjouir du succès de cette réunion annuelle des anciens élèves de l'Académie Commerciale qui a eu lieu à l'*Alma Mater*, avenue Chauveau, le dimanche 8 novembre. Il a profité de la circonstance pour rendre hommage aux mérites de ceux qui parmi les anciens “ furent l'objet d'un témoignage particulier d'estime de la part du “ Souverain Pontife ”, ce qui signifie toute une glorieuse théorie de seize commandeurs et de Chevaliers de St-Grégoire-le-Grand dont quatre sont les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres : MM. les commandeurs Henri Gagnon et L.-P. Turgeon et MM. les chevaliers Cyrille Tessier et J.-E. Corriveau.

Monsieur Bruno Lefebvre, invité, au cours d'un banquet, à porter la santé de l'*Alma Mater*, a rendu un hommage discret et mérité à tous ces principaux éducateurs distingués qui se sont succédés depuis 1862 à l'Académie Commerciale, et qui, comprenant les exigences du siècle, ont évolué avec prudence, sagesse et succès dans le domaine de l'enseignement, tout en cultivant l'ambition légitime de faire davantage afin de mieux préparer notre jeunesse à l'âpreté des combats économiques, puisqu'en somme ce sont les éclaireurs clairvoyants du commerce et de l'industrie qui sont encore les champions incontestés de la richesse et de la puissance. M. Lefebvre, gérant de l'une des plus importantes succursales de la Banque Canadienne Nationale, est particulièrement

ment bien situé, pour apprécier et préconiser toute l'importance d'une éducation propre à rendre notre jeunesse plus moderne et plus forte.

M. Eugène Leclerc, prévôt des incendies de Québec, a organisé un concours scolaire sous les auspices de la Ligue de Prévention contre les incendies. Neuf écoles, parmi les grandes et les plus importantes de la ville, ont donné dans l'ensemble deux cents compositions. MM. Damase Potvin et G.-E. Marquis ont été invités à en faire l'appréciation et à décerner les prix.

Notre ami, Georges-Henry Duquet, nous écrit de Paris qu'il y a crise du logement. L'eussiez-vous cru, même pour un célibataire! "Paris, dit-il, est toujours séduisant. J'ai eu l'occasion de visiter l'Exposition en arts décoratifs; c'était merveilleux. Nous avons, ce temps-ci, une température froide et mausade. Vive l'hiver canadien!"

M. le Commandeur C.-J. Magnan, après plus d'un quart de siècle comme président du Conseil particulier de Québec et après bien plus d'une décade comme président général de la Société St-Vincent de Paul de Québec, continue et multiplie son zèle, à la fois humanitaire et apostolique, en faveur des malheureux de chez nous. Afin de décentraliser la tâche qui s'est accumulée par suite de l'extension constante des limites de la ville et de l'accroissement de sa population, lors de la dernière assemblée générale tenue le 12 décembre, la St-Vincent de Paul a décidé de former quatre conseils particuliers.

Monsieur Magnan, dont tout le monde reconnaît et apprécie la haute gentilhommérie, est membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres depuis quelque années et les sociétaires s'honorent de l'avoir eu comme président.

Les sports d'hiver! Voilà bien quelque chose de chez nous et que l'on est en train de concrétiser en événements permanents, et du terroir!

Les sports d'hiver! Voilà, avec notre caractéristique de ville de langue française de l'Amérique, la plus complète, la plus homogène et la plus populeuse,

Un oiseau vraiment bien rare
Dans l'Amérique du Nord!

— l'un de nos meilleurs capitaux, le moins convoité et dont nous avons en quelque sorte le monopole.

Pour donner du nerf à l'action et de l'élan au mouvement, on a cru ne pas mieux faire que de choisir comme chefs, pour la mise en œuvre pratique, deux bons hommes, deux membres de la société des Arts, Sciences et Lettres: M. le commandeur Henri Gagnon et M. le commandeur Louis-Philippe Turgeon, de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand.

Le prestige est le talisman qui maintient l'énorme édifice!

N'y a-t-il pas lieu d'ajouter ici — et ce n'est pas une idée nouvelle, mais il importe d'insister sur ce point en toutes occasions: — "Gardons à Québec sa physionomie française. C'est son plus beau et son meilleur capital".

Ainsi, au point de vue pratique, que nos enseignes soient en français. Ce sera du nouveau, du particulier à Québec; la population homogène de la cité de Québec le justifie amplement, puisque au moins 95 pour cent sont de langue française, d'après les derniers recensements. "Some thing different" pour les touristes, et c'est ce qu'ils recherchent.

Ce fut l'un des vœux formulés au cours d'une récente réunion des directeurs de la société des Arts, Sciences et Lettres et c'est l'un des domaines sur lesquels celle-ci entend, dans la mesure de son possible, exercer ses influences et ses activités.

Au lendemain du 8 décembre, nous avons lu quelque part, dans un quotidien de Québec sous le titre: "Une belle manifestation artistique", un compliment à l'adresse de l'un de nos membres. Nous en extrayons avec plaisir ce qui suit:

"La création récente de la nouvelle pièce du chevalier J.-Eugène Corriveau a vraiment remporté un franc succès. Cette comédie dramatique en trois actes, intitulée *Mon commis-voyageur*, contient tous les éléments nécessaires pour amuser et intéresser ses auditeurs; elle révèle, chez son auteur, un talent de dramaturge averti, connaissant les goûts du public et l'art de contrecarrer le mauvais théâtre, tout en ne négligeant pas la plaisanterie de bon aloi. La salle des spectacles était remplie d'un public select et connaisseur, qui n'a pas ménagé ses applaudissements, tant à l'auteur qu'à ses fidèles interprètes."

Nous fûmes nous-mêmes de ceux qui applaudirent. Avec bonheur nous prolongeons présentement ces applaudissements afin de soutenir un courage admirable et un réel mérite. Le chevalier Corriveau a démontré vraiment sa vocation dramatique, son sens inné de l'agencement de la mise en scène, du jeu de la rampe et des coulisses, après avoir animé des personnages dans des rôles toujours élégants et combiné "leur action" dans des situations du meilleur ton. De l'ensemble jaillit une note de distinction qui consacre l'auteur à la renommée du bon goût.

Nous l'en félicitons, nous lui souhaitons d'autres succès et de plus grands encore, conformes à l'ampleur de son talent.

M. le docteur S. Gaudreau, dentiste, professeur à l'Université Laval, ancien président de la Société Provencher d'Histoire Naturelle, partira au commencement de janvier prochain en voyage en Europe. Il y séjournera quatre mois. Madame Gaudreau l'accompagnera.

On lit aux procès-verbaux de la dernière séance mensuelle de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

M. Georges MORISSET propose, appuyé par MM. Damase POTVIN, journaliste, et Lorenzo AUGER, architecte, et il est résolu, à l'unanimité, pour être inscrit au procès-verbal de la présente séance régulière, ce qui suit:

"La Société des Arts, Sciences et Lettres est heureuse de présenter ses hommages à l'honorable M. L.-Alexandre Taschereau, premier ministre, à l'occasion de la célébration récente du 25^e anniversaire de son premier mandat politique comme député de Montmorency à l'Assemblée législative, en le félicitant de sa brillante carrière, en le remerciant de ses bienfaits à l'égard de la Société des Arts, Sciences et Lettres et en formulant des vœux de succès grandissants pour le plus grand bonheur de la province de Québec, notre terroir, et la plus grande gloire du Canada, notre patrie."

Voilà un beau geste à l'égard d'un des plus insignes bienfaiteurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres et nous y applaudissons sans réserve.

Triomphant sur un trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour.

DELILLE.

Maxime LE DOYEN

LA REVUE DES LECTURES



“LA BAIE”

par Damase POTVIN

Damase Potvin vient à peine de publier un long roman, *le Français*, que déjà il nous donne aux éditions Édouard Garand, un autre volume, pendant au premier, *la Baie*, un récit d'un vieux colon canadien-français. C'est une étude du terroir laurentien, cette fois encore. L'action se passe, non pas dans l'Abitibi, comme *le Français*, mais au Saguenay, et elle a permis à M. Potvin des études de mœurs québécoises bien réussies du temps de la colonisation de cette région, que l'on considérerait si éloignée il y a soixante-quinze ans, et à qui nous en devons le développement le peuplement aux vaillants vingt-et-un associés charlevoisiens.

La Baie est un vivant tableau des premiers défrichements et des premières années de la Baie des Ha ! Ha ! dans lequel l'auteur a cru devoir raconter en un langage villageois, naïf, plein d'originalité, qui se rencontre encore parfois dans les terres lointaines où l'anglicisme n'a pas pénétré et fait d'aussi pires ravages que le vulgaire patois. Nos gens parlent-ils réellement un patois ? Nous avons là-dessus des témoignages qui nous disent le contraire. Et la preuve qu'ils ne le parlent pas, c'est que tout voyageur français qui pousse une promenade à la bonne campagne québécoise comprend notre “habitant” on ne peut mieux.

La Baie est un récit captivant, demi-historique parsemé de souvenirs, d'anecdotes, de bons mots et usages anciens, dont M. Potvin est peut-être le seul à pouvoir parler. Natif lui-même de la Baie des Ha ! Ha ! les coins et recoins de son cher pays natal lui sont familiers ; il en connaît les attrait, les secrets de son passé. Ce récit simple dans sa forme est une narration exacte des tentatives et des difficultés de colonisation de la contrée saguenayenne ; une attendrissante histoire familiale encadre le panorama.

M. l'abbé F. Charbonnier, lauréat de l'Académie française, a blâmé l'auteur de *la Baie*, de *le Français*, de l'*Appel de la terre* et de *Restons chez nous* d'être trop exclusif, de vouloir à tout prix se faire le défenseur d'une linguistique insipide, enfin de ne pas comprendre que le régionalisme n'est pas un intangible credo. C'est un peu vrai, si M. Potvin veut nous faire

admettre que son style est impeccable. Cependant, il est loin de le prétendre.

Le régionalisme n'est-il pas simplement une variété de l'art ? Il faut des ouvriers dans tous les domaines de la littérature, comme il en faut dans toutes les branches de l'industrie, de la finance, du commerce. M. Potvin est essentiellement, et il le sera toujours, parce qu'il ne peut pas être autrement, un écrivain du terroir, à sa façon, comme il l'entend et comme il lui plait. Le rude parler qu'il croit être celui du siècle de Louis XIV n'atténue en rien les qualités du littérateur qu'est M. Potvin.

La littérature canadienne ne doit pas, en effet, se cantonner dans la seule province de Québec, si belle et si vaste soit-elle. Le régionalisme est excellent, à condition qu'on voie le reste du monde. M. Potvin possède une littérature qu'on peut nommer nationale, parce que sa manière de penser, de parler devient digne de ce nom. Par ses connaissances, quand on le connaît dans l'intimité, il reste international ; mais les sujets qu'il évoque, ceux de son pays québécois, sont excellents et on peut, on ne doit pas lui imposer tel ou tel genre littéraire. Il n'est pas de ceux qui songent à faire œuvre du terroir sur les modèles de France. Il s'est nourri à l'école française, mais il n'a point cherché à l'assimiler et il est arrivé par ses seules forces à écrire des livres de premier ordre. Il a créé lui-même, dans un langage qui n'est pas du patois comme celui de certaines provinces de France, sans regarder de trop près ces ouvrages de Toudouze, de Mistral, de Bazin ou autres. Il n'est pas tombé dans l'imitation. Il reste de chez nous et ses nombreux ouvrages n'ont qu'une idée patriotique, celle de prêcher avec ardeur le retour à la terre.

La Baie n'est pas inférieur au *Français* du même auteur. Il contient des croquis qu'on ne saurait trouver ailleurs, de ces passages où l'auteur parle des maringouins autrefois si répandus au Saguenay, qui faisaient la terreur des habitants, des bluets incomparables et de renommée universelle, de la bonne petite truite des ruisseaux, des corvées, et que d'autres choses canadiennes !

Tout compris, *la Baie* est un livre agréable qu'il faut lire. Il n'a qu'un défaut, d'être trop court

Gérard MALCHELOSSE

13 décembre 1925

“La Dame de Chambly” Ce que l'on dit de nous...

par ANDRÉE JARRET

La littérature populaire française contemporaine s'enlise avec ses romans-feuilletons à bon marché, qui nous arrivent toujours trop tôt, dans un chaos d'immoralités scabreuses, qu'il nous faut renoncer à y chercher des lectures saines pour nous et nos jeunes qui poussent. Les Canadiens français sont des honnêtes gens ; ils comprennent cet état de choses regrettables, et parmi eux le jeune, entreprenant et audacieux Édouard Garand, qui a résolu de combattre le mal en instituant une édition canadienne de romans canadiens, écrits par des Canadiens, illustrés par des Canadiens et imprimés au Canada par des Canadiens pour des Canadiens. C'est une entreprise nationale destinée à fournir un stimulant de patriotisme, tout en aidant les auteurs de chez nous et en propageant leurs ouvrages.

Il existe dans ce pays des romanciers vraiment aptes à pouvoir plaire aux lecteurs sans tomber dans le vulgaire et maniant la plume aussi bien, peut-être mieux, que les feuilletonnistes français. Il nous faut des œuvres captivantes mais morales pour éloigner les Jules Mary, les Ponson du Terrail et acabit de même calibre. La maison Garand a donc résolu de démontrer l'existence de vrais romanciers canadiens. Plusieurs cordes sont à son arc, mais la plus attrayante en même temps que plus populaire est celle qui nous vient chaque mois sous le titre de “roman canadien”, dont l'illustration est confiée à un dessinateur de talent, Albert Fournier. La part trop ingrate qu'on lui a faite jusqu'ici nous paraît une injustice car, réellement, cet artiste est ingénieux et très consciencieux ; le “roman canadien” doit une large part de son succès à M. Fournier.

En dehors de cette publication régulière, qui prend la forme d'une revue mensuelle, la maison Garand a d'autres activités littéraires ; le dernier produit de ses activités est un roman d'Andrée Jarret, *la Dame de Chambly*.

Il n'est pas besoin de présenter Andrée Jarret tant son nom est connu aujourd'hui. L'auteur avait débuté si gentiment avec ses *Contes d'hier*, ses *Moissons de souvenirs*, puis le *Médailon fatal*, que nous nous attendions toujours à des régals littéraires, quand nous arriva l'*Expiatrice*. Nous fûmes cette fois déçu dans notre attente, car l'*Expiatrice*, à côté de fort belles pages où Andrée Jarret étudie les douleurs du cœur humain, laissait traîner le récit dans une exposition de caractères qui n'étaient pas assez fortement étudiés et trop mystérieusement présentés. La fin tragique de l'héroïne était une réalité, une leçon divine ; œuvre psychologique faite pour l'art, non pour les “liseurs”.

Ce qui caractérise Andrée Jarret dans *la Dame de Chambly* c'est encore sa sentimentalité et, plus qu'ailleurs peut-être, le naturel frappant. Les personnages vivent, s'agitent et circulent avec tant de charme et de vif qu'on les croit avoir réellement existé. Étude de mœurs citadines, appel du retour à la terre, conseils aux jeunes que l'inexpérience aveugle, analyse de cœurs adolescents, il y a de tout dans *la Dame de Chambly* qui, certes, est une étape dans la carrière déjà intéressante d'Andrée Jarret.

Fond et forme répondent à l'idéal canadien et le cœur bat d'une ardente émotion à parcourir ces pages écrites dans une langue du terroir et puissamment imagée.

Gérard MALCHELOSSE.

Un numéro spécial des Échos vient d'être consacré au Canada. On dit dans cette publication des choses fort aimables sur notre compte. Il débute par un article, très intéressant, du Comte Henry d'Ornano, sec.-général des Échos. Plein d'aperçus judicieux, cet article insiste sur le caractère essentiellement français de la province de Québec. Nous y lisons entre autres ces lignes charmantes : “... Quand un Français fait comme moi un séjour dans la province de Québec, il lui faut se répéter souvent, pour s'en convaincre, qu'il est en Amérique à douze heures de New-York.

“ J'ai, pour ma part, eu, besoin de faire souvent cet effort intellectuel pour ne pas me laisser gagner par l'illusion que j'étais dans quelqu'une de nos vieilles provinces ” “ C'est notre gaieté qu'on y retrouve, la vieille gaieté française, gauloise parfois, c'est notre esprit railleur et sceptique, mais toujours mesuré... ” A ceux qui blaguent l'accent des Canadiens qui n'est que le parler de Molière défendu avec acharnement contre toute influence anglaise et tout néologisme, le comte d'Ornano réplique : “ L'accent ?... Je pense que, quand on a circulé à travers la France, il est impossible d'accuser les Canadiens d'avoir un accent et de leur en faire grief. Il y a un accent canadien comme il y a un accent provençal, normand ou dauphinois, et si je m'étends sur ce sujet et si j'apporte de tout mon cœur un témoignage aux Canadiens français, c'est parce que je sais combien leur amour-propre saigne de certaines railleries injustes et maladroites.”

Ici, un aperçu historique : “ Ces 60,000 Français restés sur une terre glacée aux prises avec les éléments, avec la misère, avec le vainqueur, sont devenus millions, ils se sont imposés à leur vainqueur par la droiture, la netteté de leur attitude, la dignité de leur existence familiale et de leur vie sociale.” Et il résume le caractère des Canadiens par cette image : “ Un cœur français dans une poitrine britannique.” Les Canadiens sont loin d'être étrangers à nos événements de France : “... J'ai été frappé pendant mon séjour au Canada, de l'attention passionnée des Canadiens pour les affaires de France et, d'une façon générale, pour tout ce qui est français : hommes, événements et choses... Nos malheurs les attristent profondément, nos fautes encore davantage ; il n'y a pas de par le monde, de regards qui soient fixés sur nous avec plus d'attention ; c'est dire avec quel soin nous devons les renseigner, ne pas laisser leurs journaux inondés de télégrammes tendancieux provenant d'étrangers malveillants.

C'est dire aussi avec quelle attention scrupuleuse nous devons choisir nos représentants officiels au Canada.” Ensuite, vient le tour des décorations : “ Décorons, mais décorons bien, ne péchons pas, non plus, par omission, et n'oublions pas les amis modestes qui sont souvent les meilleurs, les plus sincères et les plus utiles.”



Holt, Renfrew & Co.

Limited

FOURREURS

Dont la réputation est bien établie pour leur probité et la valeur de ses marchandises, depuis 87 ans dans le même établissement.

MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries

Charles HUOT

ARTISTE-PEINTRE

Travaux d'église, portraits, restauration de tableaux.

BERGERVILLE, QUÉBEC

Tél. 2-6975 s. 23

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trésorier.

Eug. LECLERC, Ltée

ASSURANCES : FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, Etc.

81, St-PIERRE

Tél. 2-8426 — Le soir 6713

QUÉBEC

R. Ernest LEFAIVRE, L.I.C., L.A.

Syndic Autorisé, Comptable, Auditeur, Liquidateur de Faillites

147, de la MONTAGNE

(Édifice Bossé)

QUÉBEC

Téléphones : 2-1108 — 2-1109

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTÉ

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation, Organisation, Direction

116, de la Montagne — QUÉBEC

Téléphone Bureau 2-14502
Résidence 6678

Georges PAQUET

Immeuble en Général — Ventes et Achats de Propriétés.

ÉDIFICE GUILMETTE : 37, rue de la COURONNE, QUÉBEC
14 AVENUE MAISONNEUVE

BÉDARD & BÉLANGER

SYNDICS AUTORISÉS, COMPTABLES,
AUDITEURS ET LIQUIDATEURS DE FAILLITES

J.-E. Bédard, L.I.C., C.P.A.
Téléphone 2-2567

Oct. Bélanger, L.I.C., C.R.A.
Téléphone 2-2992

101, ST-PIERRE

Téléphone 2-1412

QUÉBEC

COMPAGNIE CHINIC

NÉGOCIANTS-QUINCAILLIERS - QUÉBEC

EN GROS : Correspondants ordinaires de toutes les grandes administrations, ecclésiastiques et civiles

EN DETAIL : Articles de ménage, de Sport et de luxe. Spécialité de marques renommées. Un seul prix.

GALVANOPLASTIE CANADIENNE, Limitée

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuifrage, Galvanisation, Bronzage Soudure.

CHRETIEN & GABOURY, Horlogers et Bijoutiers

377, St-JEAN

Téléphone 2-3759

QUÉBEC

UNE BELLE OEUVRE

HORMISDAS MAGNAN. *Dictionnaire Historique et Géographique des Paroisses, Missions et Municipalités de la Province de Québec*, gros volume de 6 x 9 pouces, renfermant 738 pages.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs cette nouvelle publication, destinée à rendre de grands services aux professionnels, aux hommes d'affaires et aux fonctionnaires. M. Hormisdas Magnan, publiciste au département de la Colonisation, des Mines et Pêcheries, a déjà publié un grand nombre de monographies paroissiales où il décrit chacune de nos régions de colonisation. Nous avons bien une *Liste des Corporations Municipales*, publiée annuellement par le Bureau des Statistiques de la Province ; *Le Canada Ecclésiastique* de la Librairie Beauchemin, énumère aussi, chaque année, les paroisses et missions de la province de Québec, avec leurs titulaires ; enfin, le ministère des Postes, à Ottawa, distribue, de son côté, une liste des bureaux de poste du Canada, par ordre alphabétique, mais, jusqu'à présent, aucune publication n'avait groupé autour du clocher paroissial tous les noms qui servent à désigner une même localité. La province de Québec contient 1,350 municipalités locales, soit urbaines ou rurales ; 1,130 paroisses, avec curés résidents ; et 138 dessertes ou missions ; 1,781 corporations scolaires, dont 1,428 pour les écoles catholiques et 353 pour les écoles protestantes ; le nombre de bureaux de poste d'après le dernier rapport fédéral, était de 2,325, dans la province.

Comme il arrive assez souvent que l'on désigne ces mêmes, localités sous différents noms, l'on comprend la confusion qui règne parfois et la difficulté de savoir au juste quel nom porte réellement et officiellement telle paroisse, telle municipalité telle commission scolaire ou tel bureau de poste.

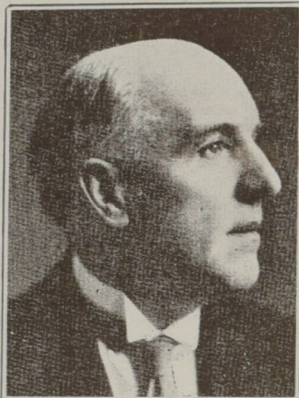
M. Magnan, dans son travail, a su grouper tous ces éléments autour du clocher paroissial, et cela pour la province de Québec entière. Ce travail est clairement exposé, par ordre alphabétique, et contient une foule de renseignements qui abrègeront les recherches de ceux qui voudront, en un clin d'œil, avoir des notions sur tout ce qui se rattache, au point de vue public, à telle ou telle paroisse.

Le *Dictionnaire* de M. Magnan contient une lettre très élogieuse de feu S. É. le cardinal Bégin et une autre de l'honorable J.-E. Perreault, ministre de la Colonisation, des Mines et Pêcheries. L'honorable ministre, dont relève M. Magnan, termine sa lettre par les paroles suivantes : " Vous avez eu raison de dire, cher Monsieur, que votre *Dictionnaire* était un résumé de l'histoire de la colonisation dans notre pays. A ce titre, encore, il rendra des services réels et je suis heureux de vous féliciter d'avoir mené à bonne fin une entreprise aussi louable."

Après de telles paroles nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est à notre tour de complimenter M. Magnan sur son esprit de travail, de clarté et son patriotisme. Pas un bureau, aussi bien à la campagne qu'à la ville, ne saurait se passer de ce dictionnaire, pas plus, d'ailleurs, que d'un dictionnaire français ou anglais, selon le cas. On peut se le procurer en s'adressant directement à l'auteur, M. Hormisdas Magnan, 6, rue Fraser, Québec. Le prix de l'exemplaire broché, franco, par la poste, est de \$5.00. Une remise libérale est faite pour l'achat à la douzaine ou au cent.

G.-E. M.





Conservatoire d'Art Français

Directeur : M. G. Moncourtois Devalières

TÉLÉPHONE : 2-2863 - 180, rue ST-JEAN, QUÉBEC

COURS D'ENSEMBLE, de 8 à 10 h. p. m.

DECLAMATION — CHANT — PIANO — SOLFÈGE —
ACCOMPAGNEMENT

Méthode exacte du Conservatoire de Paris.

Les élèves des leçons particulières ont droit d'assister au cours
d'ensemble.

Cours spéciaux pour cercles et sociétés. Mise en scène, répétition,
organisation de toute soirée dramatique ou concert.

JEUDI ; de 2 à 5 heures : Cours spéciaux pour les enfants,
Solfège et Piano, Diction, Déclamation.



À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

Choix de routes via
CANADIAN
NATIONAL
et via autres lignes
comprenant
voyages par chemin
de fer ou
paquebot

LE CONTINENTAL LIMITEE

Quitte Montréal à 10.15 p. m. tous les jours pour Winnipeg
Edmonton et Vancouver.

Matériel roulant supérieur, tout en acier ; wagons modernes
wagons-lits touristes et wagons-lits modernes, wagons-réfectoires
wagons-salon-panorama-bibliothèque.

Le train quittant Québec à 6.15 p. m. les lundi, mercredi et ven-
dredi fait raccordement à Cochrane, avec le Continental Limité.

Voyez les plus hauts pics et les plus beaux paysages du Canada.
Voyagez à la plus basse altitude de n'importe quel chemin de fer

transcontinental.

Si vous allez en Californie cette année, traversez le Canada par la Voie Nationale.

Demandez plus de renseignements au Bureau de la Ville, 10, rue Sainte-Anne. Tél. 2-0530.

Secretarial School

CONVERSATION ANGLAISE
UNE SPECIALITÉ

L'ECOLE ANGLAISE, PARCE QU'ELLE EST DIRIGEE PAR UN PROFESSEUR DE LANGUE
ANGLAISE

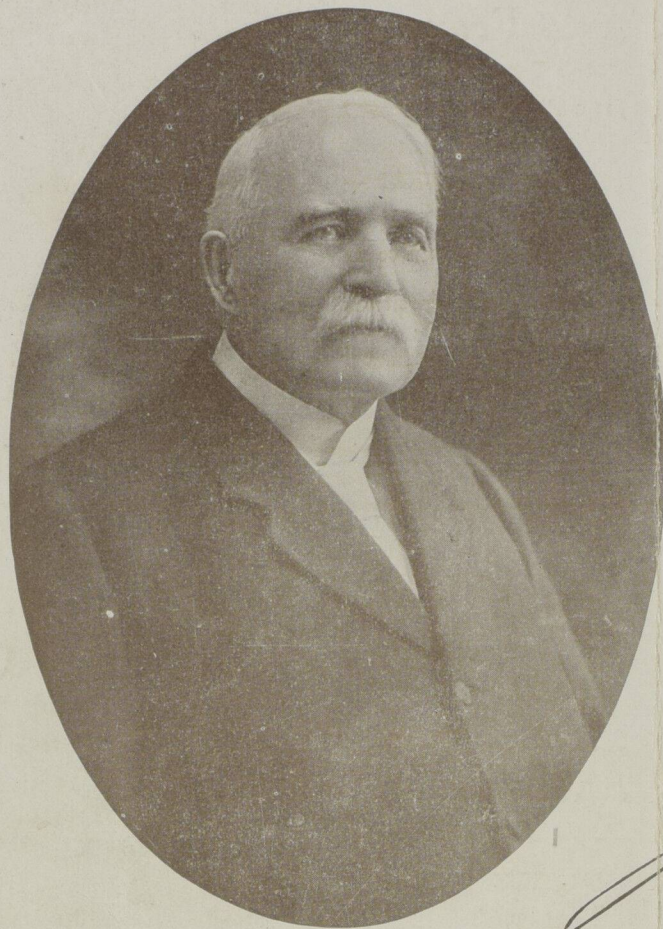
Professeur H. J. MCKENNY, directeur.

Téléphone 2-8183

473, ST-JEAN

QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Le plus grand manufacturier de fourrures de luxe en Canada

**NOTRE CINQUANTE-HUITIEME
Catalogue annuel**

donne une parfaite idée de nos
élégants modèles. :- :- :-
Si vous avez à faire le choix de
magnifiques fourrures ou si vous
avez besoin de faire remodeler
celles que vous avez :- :- :-

Demandez-nous-le.

Nos manteaux et nos jaquettes ont un
chic particulier!

Nos ateliers de réparation et de trans-
formation sont des plus modernes.

A demande, nous serions heureux de vous
fournir des estimations et des prix.

BIENVENUE, s'il vous est agréable de
visiter notre magasin.

145 rue St-Joseph, QUEBEC



GRATIS à tous les abonnés du "TERROIR"

le nouveau dictionnaire **LAROUSSE**, illustré, un
volume, édition 1926,

*Une prime d'une valeur exceptionnelle, com-
prenant la reproduction de soixante peintures, les
plus belles oeuvres de grands artistes.*

ON DEMANDE DES AGENTS.

Pour plus amples renseignements s'adresser à

LE TERROIR Enr, :- 130 St-VALLIER, :- Tél. 2-1229

ADMINISTRATEUR